

Asphodèle

Benoît Virole

La rue est redevenue silencieuse ! Les étudiants ont dû rentrer chez eux. Peut-être sont-ils encore réunis en « assemblées générales » au théâtre de l'Odéon pour prévoir de nouvelles manifestations ? Cela m'indiffère. Pourtant ! Voir l'histoire à ma fenêtre, l'esprit du temps défilant devant mes yeux, cela devrait m'intéresser, cette révolution en marche, les drapeaux rouges, les grèves, un nouveau monde en gestation ! De quel enfant cette révolution accouchera-t-elle ? Un monstre, un Adonis ? À coup sûr une nouvelle chimère. Peut-être un Robespierre ? Ne savent-ils pas, ces révolutionnaires en lutte contre leurs pères sévères, que toute société est religieuse, que leur destruction entraîne le travail souterrain de transcendances secrètes ? Veulent-ils donc devenir de nouveaux prêtres ? J'ai entendu dire - mais je ne sais pas si cela est exact - qu'à la faculté de Nanterre ils ont mis une poubelle sur la tête du doyen et sont moqués de lui comme s'il s'agissait d'un roitelet Africain sous sa couronne de plastique. Ce sacrilège a fait rire les beaux esprits. La mort du Roi symbolique ! Peu d'enseignants de la faculté ont témoigné leur solidarité avec le doyen outragé. Ce sont des lâches. Je les

Asphodèle

connais. Ce sont les mêmes, ou à peu de choses près, qui m'ont ostracisée au musée de l'Homme quand j'ai refusé de signer je ne sais plus quelle « pétition prolétarienne » et m'ont désignée à la vindicte syndicale comme une vieille folle atteinte par son « expérience africaine », comme ils disent. Et pourtant...s'ils savaient ! Eh bien, ils vont le savoir puisque je décide ce soir d'écrire le récit de cette expérience. C'est vrai que cela fait si longtemps, plus de trente ans. Mais le temps n'altère pas ce genre de choses... Non, je me trompe, ils ne le liront pas, ce récit n'est pas pour eux. Pour qui donc alors ? Je ne sais pas. Mais si voyons, c'est pour toi, toi l'autre qui est en nous, et à qui l'écriture, toujours s'adresse.

*

Il me faut écrire jusqu'à la fin de cette nuit. Demain, je reprendrai mes habits de jour, ces oripeaux, ces horribles peaux, mon tailleur noir et mes escarpins fatigués, pour la cérémonie de la remise du prix. Ils seront là, sous la coupole, ces chers confrères, pleins de bienveillance pour leur consœur, unique femme dans cette assemblée d'hommes, pleins de cette autosuffisance à la discrétion calculée mais laissant apparaître les signes de leurs distinctions les plaçant chacun dans cette hiérarchie implicite, faite non pas des honneurs institués par l'Université - cela serait de mauvais goût - mais des subtiles résonnances générées par une récente publication dans une prestigieuse maison d'édition ou par un interview récent dans *Le Monde*, ou bien encore par une proximité nouvelle avec les cercles du pouvoir, consécutive à un mariage récent des plus opportuns. La méchanceté me donne des ailes. Il me faudra un jour réfléchir à la relation entre l'écriture et la méchanceté. On n'écrit pas bien quand on est trop gentil... ou alors des mièvreries. Non, il faut être capable d'être un peu méchante... Tout va bien, je le suis.

Asphodèle

*

Demain donc, je vais tous les retrouver, ces beaux esprits, à la réception donnée en mon honneur, moi, pauvre Asphodèle, qui va être récompensée d'un prix d'ethnographie octroyé généreusement par l'association des amis du musée de l'Homme, pour l'ensemble de mes travaux consacrés à la métallurgie primitive. J'ai préparé un discours plein de remerciements de convenance, et de quelques piques convenues, et attendues par l'auditoire, sur les difficultés rencontrées par une femme dans ce milieu d'hommes, ethnographes, anthropologues, géographes, qui tous, à peu près, m'ont demandé à un moment ou un autre, pourquoi je n'avais pas travaillé sur les techniques de poterie, que l'on croit strictement réservées aux femmes, ou à la rigueur à celles du tissage dont on sait qu'il accompagne volontiers ce qu'on appelle avec condescendance le « bavardage féminin » ou bien encore de la vannerie, mais celle-ci parfois, dans telle ou telle tribu africaine ou amérindienne, reste l'apanage des hommes. Mais la métallurgie ! Le feu ! Le fer ! Ah oui, le fer, affaires d'homme si je m'autorise cette allitération.

*

Au fond, je ressens le besoin de mettre hors de moi, c'est-à-dire en écriture, un moment singulier de l'histoire interne de ma vie. Histoire interne, oui, car ce prix accompagné de ces louanges hypocrites n'est qu'un événement de l'histoire externe d'une vie, de celle qui peut soutenir la verve d'un discours de tribune, retraçant mes études, mes voyages, mes travaux universitaires. Ah oui, cela pourrait être d'un fort intérêt scientifique, une épistémologie vécue si je me laissais aller à jargonner, cet itinéraire apparent qui voit une jeune provinciale devenir ethnographe spécialisée - spécialisée ! quelle épithète imbécile ! - Paul

Asphodèle

Valéry en a déjà fait la critique, passons - donc une spécialiste de l'Afrique noire, et ceci dans la France d'avant-guerre. Il existe en tout être un itinéraire secret qui nous mène ici et là sans que nous en comprenions ni le sens ni la finalité. Mais il arrive un temps où cet itinéraire inconscient se fraie un chemin au grand jour et renvoie l'autre, celui avec lequel nous faisons si aimablement société, dans les ornières de la « fausse conscience », pour parler comme mes chers confrères, lecteurs assidus de l'*Idéologie allemande*, membres du Parti, plus ou moins à jour de leurs cotisations, selon les aléas de la politique extérieure du Kremlin.

*

La nuit est tombée. Là-bas, en Afrique, jamais je n'ai pu m'habituer à la brutalité de la survenue de l'obscurité. Peut-être, fille de la Méditerranée, n'étais-je pas faite pour ces climats d'Afrique ! Mais ici, cette nuit sombre, sans nuance, qui obscurcit Paris, doit être mon amie. Il me faut écrire, sans concession aucune. Il ne s'agira pas de mes mémoires, bien que j'aie atteint l'âge convenable pour ce genre d'écriture, ni, projet moins ambitieux, d'un recueil de souvenirs mais de raconter, et peut-être de réussir à expliquer, pourquoi à l'aube de ma vie d'adulte, et contrevenant à toutes les bienséances, je suis partie en Afrique noire. Vous serez d'accord avec moi qu'il convient d'éviter le stéréotype du style « je suis née en pays occitan dans une vieille famille de bourgeois protestants » ouvrant au défilé des souvenirs d'enfance, ou plutôt à celui des reconstructions idéalisées. Cela serait fastidieux et sans grand intérêt et n'ai aucun goût ni talent pour les biographies. Je vais faire différemment. J'ai retrouvé bien rangés dans ma malle de voyage mes carnets noirs et ils me seront d'une grande aide. Mais attention ! Je me refuse à chuter dans l'indécence de la publication de mon journal

Asphodèle

intime comme tant d'autres de mes confrères ont pu le faire. Je pense à Michel Leiris, bien sûr dont on a encensé récemment son *Afrique fantôme*, et à Malinowski et son *Journal d'un ethnographe*. Je souris à leur évocation car ces messieurs pensaient sans doute faire de la haute ethnographie en décomptant tout autant le nombre des plumes sur les parures rituelles que leurs masturbations quotidiennes. Je me dois d'analyser cette remarque incongrue. Je la conçois de façon plus claire. Il existe un lien secret dans la rencontre entre un ethnographe et une autre culture et la sexualité. N'anticipons pas. De mes carnets, je recopierai au propre les passages nécessaires et je les commenterai. Mais pas ce soir ! Je commencerai demain matin. Cela me donnera la force de me lever et d'affronter cette journée de printemps où il faut mieux ne pas être trop déprimée. On dit que les mélancoliques se tuent plutôt au printemps. Non, je ne suis pas mélancolique, ni même neurasthénique, un peu fatiguée de l'existence, voilà tout. . . comme tout le monde. Et ces sirènes de police qui n'arrêtent pas !, Ah non là ce sont les pompiers, cela doit brûler du côté de l'Odéon. . . du théâtre, encore du théâtre, toujours du théâtre !

*

Le point du jour. Grignotte a mangé ses croquettes et est sortie sur le balcon. Pauvre chatte, vivant dans l'univers contraint des appartements parisiens, mais à la démarche si souple qu'elle partage avec ses cousins, les léopards africains. Un ami biologiste m'a raconté qu'on suspectait une étonnante constante dans la génétique des félins. Depuis la nuit des temps, et des rifts africains jusqu'aux balcons parisiens, le même instinct ! On se retrouve entre congénères le soir pour boire aux points d'eau. Heureuse espèce indifférente à l'histoire et aux contorsions de l'évolution.

Asphodèle

Commençons par le premier carnet. Quelle écriture de pattes de mouches ! Papier jauni, encre pâlie, coins racornis. Recopions.

*

18 Décembre 1918 - Père marchait en silence d'un pas heurté, allant d'une sépulture à une autre, ou plutôt d'un trou à un autre, là où ces chasseurs alpins perdus dans une plaine, pour eux si absurde, avaient été fauchés par le tir d'une mitrailleuse allemande. Mère courait derrière lui, le priant de s'abriter sous son grand parapluie aux baleines fatiguées. Une croix de bois sur un léger monticule de terre glaise. On nous assura que c'était bien lui. Nous avons fait semblant d'y croire. La nuit tomba. Duvalier, le dernier compagnon de Jean, nous retrouva à l'auberge et à nouveau, Père le questionna sur les circonstances de l'assaut. Inlassablement, Duvalier reprenait le récit des derniers instants de mon frère. Ils étaient dans la tranchée attendant la fin de la préparation d'artillerie qui s'abattait sur les lignes allemandes. Ils avaient confiance, la victoire était proche, le feu allemand perdait en intensité, les Américains nous aidaient, le ciel était à nous, nous avions guidait notre artillerie. Il répéta encore et encore : « Jean fut le premier à s'élancer, il nous entraîna tous par sa vigueur, son courage » , et ajouta-t-il en insistant à nouveau, « sa belle humeur ». Il aurait pu dire sa « bonne humeur », mais cela aurait été incongrue en situation alors il disait sa belle humeur comme pour montrer que Jean était arrivé par son sourire à transcender l'horreur des tranchées. Le sourire de mon frère, oui c'est l'image aimée qui surgit à ma pensée en écrivant ces lignes de ce qui sera, je me le promets, le début d'un journal de vérité, une lettre quotidienne que je m'adresse à moi-même faisant ainsi un pied de nez irrespectueux à l'inexorable du temps.

19 Décembre 1918 - Qu'est-ce que cela veut dire, un journal de vérité ? Cette expression a jailli hier sous ma plume et déjà le lendemain, je veux l'effacer. Mais il ne le faut pas. Peut-être est-ce cela un journal de vérité ? Ne jamais se dédire. Hier, la soirée a été d'une tristesse infinie. Nous avons encore dîné avec Duvalier. Il n'a pas forcé le trait et les louanges qu'il porta à Jean nous offraient cet étrange

Asphodèle

baume qui dans le même temps d'un apaisement fugace nous faisait cruellement souffrir. Nous nous dîmes adieu après le repas et j'eus la certitude que nous le reverrions plus. Il m'a regardée étrangement. Peut-être cherchait-il sur mon visage à ranimer le souvenir de mon frère ? Pourtant nous ne nous ressemblions pas, Père l'a souvent remarqué et parfois excessivement commenté. Durant tout le voyage de retour à Paris, Père resta silencieux regardant défiler par la fenêtre du compartiment la monotonie des plaines du Nord, Mère essaya bien de faire bonne figure quelques instants puis elle ferma les yeux et je savais qu'elle cherchait encore le visage de son fils mort. Je les regardais tous deux en pensant à ce qu'ils allaient devenir. Un couple inconsolable. Et moi ? Silence. J'arrête, car nous avons de la visite et je dois descendre au salon faire bonne figure. Des amis de mes parents, condoléances, mines contrites. . . phrases de circonstances. Comment font-ils pour supporter tout cela ? Ces joies de l'après-guerre, ces nouvelles danses de music-hall, ces nouveaux décolletés, et le vide du fils mort. Parfois, j'ai l'impression qu'ils me haïssent, d'être une fille, d'être vivante. Mes nuits sont pleines de rêves atroces. J'arrête de peur qu'ils me reviennent en force.

*

Il me faut en convenir, j'écrivais mieux à l'époque. Aujourd'hui, mon style s'est rigidifié. La faute aux innombrables notes d'observation et de synthèse écrites au fil de mes années de recherche. Peut-être aussi étais-je à cet âge virginal sous l'influence des auteurs chéris de mes premières études. Mais cette expression *journal de vérité* m'intrigue. . . Je ne me souviens même pas du visage de ce Duvalier, par contre le souvenir de ces tristes journées ne m'a jamais quitté. La déambulation incertaine sur les champs de bataille silencieux où la mort a impirmé son œuvre. Cette expérience douloureuse, je la partage avec beaucoup d'autres. J'ai lu, il y a peu de temps, quelque chose d'approchant chez Drieu La Rochelle, errant sur les champs d'honneur. Drieu ! Auteur

Asphodèle

honni par tant de mes confrères, mais j'ai passé l'âge des bien-séances littéraires. La littérature, la vraie, est hors des conventions sociales et de leurs attentes consensuelles. On peut être un salaud politique et un bon écrivain. Je ne suis pas sûr d'ailleurs que l'on puisse qualifier Drieu de salaud, plutôt un esthète à la sexualité trouble, fasciné par les beautés blondes des jeunes hitlériens défilant sous les flambeaux, et s'abîmant dans la collaboration jusqu'à la Gerbe, la folie et le suicide. Allez, je ne dois pas me disperser. La défense de Drieu au fond m'indiffère. Un jour, peut-être, je m'interrogerai plus en profondeur sur cette pulsion masochiste qui m'amène à évoquer mes convictions de droite en milieu de gauche et inversement à promouvoir vigoureusement mes idées socialistes lorsque je suis entourée d'hommes et de femmes de droite.

*

Bien, tous ces carnets numérotés, entourés de la même ficelle fatiguée, courent de la fin de la guerre jusqu'à 1925 relatent ma vie à Paris, après que j'ai quitté mes parents et la maison de Montpellier. Je ne suis pas sûre d'avoir vraiment envie de les parcourir, je sais trop bien ce qu'ils contiennent et cela n'est pas vraiment à mon avantage. Je suis montée à Paris le cœur serré. Mes parents étaient dévastés par la mort de Jean. Ils ont vainement essayé de me retenir, presque plus pour la forme que pour le fond. Je sentais que ma présence leur était douloureuse et qu'ils préféraient être seuls avec le souvenir du fils mort. En quittant ma ville natale, j'appréhendai les années d'étudiante qui s'ouvraient devant moi, dans ce Paris étranger que j'ai fini par aimer presque malgré moi. J'ai été logée rue des Feuillantines dans le quartier latin afin de ne pas être trop loin de la Sorbonne où je débute une licence de philosophie.

Je dois dire que j'étais la seule fille de cette classe où se sont croisées des têtes pensantes en herbe dont certaines sont devenues célèbres. J'aurai pu profiter de cette vie parisienne, de cette atmosphère de liesse qu'offraient les années d'après-guerre, de ces rencontres estudiantines. Cela ne s'est pas produit. Ma vie s'est circonscrite à mes études que j'ai faites très sérieusement, lisant beaucoup, découvrant les grands auteurs avec passion, et à quelques promenades solitaires dans Paris. Le dimanche, j'allais au Jardin du Luxembourg où assise sur une chaise de métal je regardais passer une jeunesse insouciant. Il ne m'aurait fallu qu'une impulsion minime pour me joindre à leurs assemblées. Mais je restais paralysée, luttant contre l'envie et rationalisant ce combat absurde par des motifs moraux. Parfois un garçon me regardait avec insistance, mais je détournais le regard et je savais qu'il devait penser : « qu'est-ce que c'est que cette petite provinciale ? » Il faut dire qu'en matière de garde-robe, j'en étais restée au maigre trousseau démodé acheté à bas prix à Montpellier. Plusieurs années sont passées ainsi, rythmées par les vacances scolaires où j'allais retrouver mes parents, constatant à chaque voyage l'effet du déclin de l'âge. Puis, est venue la question d'entreprendre une thèse en philosophie qui viendrait clôturer mes études et m'ouvrir au professorat. Alors, je m'en souviens, est né en moi ce questionnement sur la prédestination calviniste qui m'a longtemps obsédée. À l'époque, j'étais encore une fervente croyante. Mes études en philosophie et ma foi protestante n'étaient pas entrées en concurrence. J'avais réussi à éviter les auteurs rationalistes et avaient orienté mes intérêts vers la scholastique moyenâgeuse. Je m'étais ainsi protégée des grands auteurs, Kant, Spinoza, en les considérant comme des prouesses d'une pensée profane, admirable dans la finesse de leur système, mais bien inutiles quand on a reconnu en soi la puissance de la clarté de la foi. Mais il me fallait présenter un sujet de thèse à l'Université sans renier mes convictions reli-

Asphodèle

gieuses que plusieurs années de chaste solitude avaient considérablement consolidées. C'est alors que germa en moi ce projet dont je perçois aujourd'hui l'incongruité. Je me suis mise en tête de concilier la théologie protestante et la philosophie de Bergson pour lequel je m'étais prise d'une soudaine passion intellectuelle. Il me semblait défendre deux concepts avec lesquels ma foi protestante s'accordait, la liberté du sujet et l'évolution créatrice. J'ai passé de longues heures en bibliothèque à lire Bergson et à tenter d'écrire un avant-projet présentable. Cela m'a mis dans des états de grande souffrance mentale. Je n'y parvenais pas. Je me souviens avoir descendu et remonté la rue Saint-Jacques pendant une bonne partie d'une nuit d'hiver cherchant dans la marche une inspiration qui me ferait aller au-delà de ces ruminations absurdes où je cherchais à concilier l'inconciliable. . . Les rares passants se retournaient sur cette folle qui parlait à haute voix s'adressant à Luther autant qu'à Calvin, à Bergson autant qu'à Spinoza. Cela n'allait pas fort jusqu'à un soir où mon père est venu me voir. J'ai bien dû écrire quelque chose à ce moment-là. . . à la rentrée de Septembre 2025. Cherchons. Oui !

*

12 Septembre 1925 - Père est venu passer la semaine à Paris, et hier, je lui ai donné rendez-vous au foyer. Cela m'a fait tout drôle de le voir dans ma chambre, mal à l'aise, et ne sachant où s'asseoir. Finalement, il a plié son vieux manteau sur mon lit et s'est assis dessus, « pour ne pas gêner » dit-il. Nous avons longuement parlé de la mort de Jean dont c'était le sixième anniversaire. Il eut alors une étrange expression : *le devoir sacrificiel*. Je me suis demandé s'il ne s'était pas arrêté à ce mot « sacrificiel » en retenant le complément « devoir sacrificiel *d'un fils* », par égard pour moi. Comme si les femmes n'étaient pas aussi montées au sacrifice en quittant leurs foyers pour travailler en usines pendant que les hommes étaient au front. C'était là une discussion ancienne que nous avions en famille du temps du vivant de Jean et qui

ne pouvait être reprise. Mon père s'était levé et a caressé du doigt le dos des ouvrages de ma bibliothèque d'étudiante : parfois, il s'arrêtait et lisait à haute voix : Bergson, Kant, Nietzsche, Spinoza... Et oui, ouvrages rangés en ordre alphabétique... puis vint la phrase rituelle « Bigre, tout cela dans l'esprit d'une jeune fille... » et ma réplique toute aussi rituelle « C'est pourtant bien toi mon initiateur en philosophie », cela lui faisait plaisir. Cette fois-là, il avait pris l'ouvrage de Calvin qu'il m'avait offert pour mes quinze ans et l'avait feuilleté cherchant sans doute les marques de ma lecture, coins pliés, coches au crayon, coup d'ongles... Cela m'avait irritée et je lui avais pris le livre des mains. Il n'en fut pas surpris et avait quitté ma chambre en souriant tout en marmonnant : « La prédestination, la prédestination, ça c'est quelque chose... ». Après son départ, je suis restée longtemps dans ma chambre, allongée sur le lit à regarder la pluie ruisseler sur la vitre en longues traînées dont j'essayais de prévoir les trajectoires. Oui, la prédestination. Suis-je prédestinée, choisie par Dieu pour faire de grandes choses ? Et Jean était-il prédestiné ? Quoique nous fassions de notre vie, Dieu a déjà décidé de nous sauver ou de nous abandonner au mal. Quelle doctrine étrange ! Les mots de mon père me sont restés à l'esprit toute la journée. Pourquoi me rappeler ce dogme, qui nous divise, nous les protestants entre ceux qui lui attribuent une valeur essentielle et ceux qui le relativisent, voire l'interprètent différemment ? Ne peut-on l'oublier, le mettre de côté, vivre sans s'en soucier ? Oui, mais voilà je suis calviniste. La prédestination ? Il me faut la regarder en face. Je recopie dans ce journal ces phrases de Jean Calvin :

« Nous appelons Prédestination, le conseil éternel de Dieu, par lequel il a déterminé ce qu'il voulait faire de chaque homme. Car il ne les crée pas tous en pareille condition, mais ordonne les uns à la vie éternelle, les autres à l'éternelle damnation. Ainsi selon la fin pour laquelle est créé l'homme, nous disons qu'il est prédestiné à la mort ou à la vie... Selon donc que l'Écriture montre clairement, nous disons que le Seigneur a une fois constitué, en son conseil éternel et immuable, lesquels il voulait prendre à salut et lesquels il voulait laisser en ruine. Ceux qu'il appelle à salut, nous disons qu'il les reçoit de sa miséricorde gratuite, sans avoir égard aucun à leur propre dignité. Au contraire, que l'entrée de vie est forclosée à tous ceux qu'il

Asphodèle

veut livrer en damnation, et que cela se fait par son jugement occulte et incompréhensible, combien il est juste et équitable... Or comme le Seigneur marque ceux qu'il a élus en les appelant et justifiant, aussi, au contraire, en privant les réprouvés de la connaissance de sa parole ou de la sanctification de son Esprit, il démontre par tel signe quelle sera leur fin et quel jugement leur est préparé. » Calvin, Institution de la religion chrétienne (III, XXI, 5), De la prédestination.

On ne peut être plus clair. Les êtres sont partagés en deux catégories ; les élus appelés à la vie éternelle et ceux qui sont forclos, voués à la damnation. Suis-je prédestinée à la ruine ? La vie serait-elle inutile, et son sens prédéterminé. Quoique nous fassions de notre vie, Dieu a déjà décidé soit de nous sauver soit de nous abandonner au mal. Pourquoi ? Quelle est sa raison ? Impénétrable, c'est ce que l'on dit. Parfois, un bref instant je doute de cette prérogative divine. Puis, je me reprends. Ce doute, inexorablement se transmue en doute sur ma propre élection. Ce doute ne peut qu'être l'œuvre du mal. Pour le détruire ce doute, il me faut une preuve de mon élection divine. Comment le prouvez sinon en faisant de ma vie entière une œuvre de salut ? Mais pour cela que me faut-il entreprendre ? Je n'arrive à rien dans mes études, On me l'a bien fait comprendre. Il ne faut pas confondre philosophie et théologie. Je ne ferai pas cette thèse, je dois l'abandonner. Mais si je ne suis pas destinée à l'œuvre de pensée, si je ne peux apporter ma contribution à la théologie. Quelle est l'œuvre qui attestera de ma prédestination ? Je ne vais pas retourner à Montpellier m'occuper des pauvres ! Les bonnes œuvres du Temple m'ennuient et je déteste l'hypocrisie des charités calculées. Devant moi un espace vierge ! Oui, il me faut un espace vierge ! Je n'aime pas beaucoup ce mot qui vient sous ma plume. Mais je ne l'effacerai pas. Je me refuse à chuter dans l'annulation des mots qui viennent à mon écriture.

*

*

Asphodèle

Mai 1925 - Il faut continuer. Écrire, oui mais vivre aussi, et aujourd'hui, vivre cela été d'aller dîner Boulevard Saint-Germain avec mes anciennes amies de lycée de Montpellier venues me rendre visite. Nous avons beaucoup ri devant les simagrées d'un serveur émoustillé devant l'aéropage de ces jeunes filles non accompagnées. Conversations légères, projets d'avenir, fiançailles, installation. . . La victoire de la grande Guerre nous a ouvert grandes les portes d'un futur radieux ! Je me moque. Elles ont été plutôt gentilles avec moi et n'en n'ont pas rajouté dans l'excitation juvénile. . . Il faut dire que longtemps j'ai porté un brassard noir. Je n'ai maintenant nul besoin de cette convenance. Le deuil est en moi, profond, durable, il n'a nul besoin de l'excitation d'un signe. Quant au projet de vie, je suis restée silencieuse. Comment auraient-elles compris ? Il me faut partir. Loin. Demain, j'ai rendez-vous aux Missions évangéliques avec Edouard Gruner. Ma décision est prise. Il me faut partir. Loin ! C'est-à-dire de l'autre côté du connu. Seul un inconnu radical est à la mesure de mon éprouvé. Mais pourquoi partir ? Ne puis-je vivre ici à Paris ou dans une petite ville de province, si agréable, si cotée comme on le dit, sous le ciel du Midi. . . Je passerai les concours peut être l'agrégation de philosophie, et deviendrait professeur de Lycée quelques années dans le Nord puis reviendrait vivre dans le Sud. . . mariée avec un notable, un notaire probablement, des enfants. . . Je divague, il me faut m'en aller de cette vie, aller de l'avant, loin, très loin, en terre définitivement étrangère.

Mai 1925. Je reviens du rendez-vous aux Missions évangéliques. J'ai été reçu par Edouard Gruner. Un homme très convenable, attentionné et qui, me semble-t-il à bien compris ce qui soutenait en moi l'urgence de ma demande. J'ai cru comprendre qu'il connaissait mon père – au fond, comment cela pourrait-il être autrement dans ce petit cénacle protestant - et qu'il l'appréciait – ce qui est plus surprenant quand on connaît son caractère asocial. Gruner a été très accueillant. Il m'a demandé de répéter mon prénom et avec fierté je déclarai en séparant bien les syllabes : As-pho-dèle. Il leva légèrement le sourcil droit en écrivant mais il ne me fit aucune remarque. Père m'a toujours appelé Asphodèle et a tenu à adjoindre ce nom de fleur parfaitement laïque au prénom Esther choisi par ma mère dans la pure ligne des transmissions protestantes. Parfois, il l'appelait simplement « Ma petite

Asphodèle

Aspho », cela irritait ma mère. Mes amies entendant mon père, m'appelèrent aussi Asphodèle et ce prénom devint d'usage. Enfant, je ne comprenais pas l'origine de ce prénom dont m'avait affublé mon père jusqu'à ce que je lise, par hasard – mais celui-ci existe-t-il vraiment – dans *Booz endormi* que le patriarche s'était assoupi dans un champ d'asphodèles, ces mêmes fleurs que l'on retrouve à profusion sur les Causses que mon père parcourait dans sa jeunesse. Peut-être avais-je été conçue dans un champ d'asphodèles ! Toujours est-il que Gruner m'a laissé entrevoir la possibilité de partir en Afrique comme institutrice. Évidemment, il me faudrait passer rapidement le concours de l'École normale. Mais me dit-il cela ne devrait pas poser de problèmes pour une jeune fille « à la tête si bien faite » ... sa formulation était ambiguë et je crois qu'il s'en est rendu compte car il détourna les yeux et trouva une échappatoire en m'expliquant que depuis peu le salaire des institutrices était le même que celui des hommes. Il crut bon d'ajouter qu'il trouvait cela très bien et insista : « tout ce qu'elles ont fait pendant la guerre, remplacer les hommes partis au front ». Je n'écoutais plus et pensais qu'il le me fallait avoir à faire avec ce type d'homme et d'autres du même acabit... missionnaires, pasteurs, administrateurs... un autre monde.

1925. Hier, en revenant de la préfecture où j'ai enfin pu clôturer mon dossier administratif en prévision de mon départ, je suis allée boire le thé chez Isabelle. Je ne lui ai rien dit de mes projets. Elle m'a paru toute excitée comme si elle détenait un secret qu'elle ne pouvait révéler, même à moi, son amie d'enfance, sa confidente. Nous restâmes toutes deux enfermées dans un non-dit qui pesa sur l'ambiance de cette fin d'après-midi. Je crois pourtant avoir deviné son grand secret. Elle a fait la « chose » comme nous disions entre nous quand nous parlions de l'amour charnel. Son fiancé a dû avoir du mal à temporiser ! Me voilà ramenée aux conditions morales exigées par la foi... j'avoue toutefois, pour ne pas céder devant la vérité, que j'en suis fort jalouse. Je me reprends. Peut-être Isabelle, dont la foi catholique a-t-elle été assez évanescence pour céder au désir charnel, se dévoile par cette faiblesse comme prédestinée au mal. Il est vrai, que pour nous femmes protestantes, l'hypocrisie catholique a toujours été source d'un dégoût profond. Il n'est même pas besoin d'aller chercher une prédestination

Asphodèle

au mal. La faiblesse morale cette fois-ci suffira. Elle sauvera encore une fois, notre amitié. Après qu'est-ce que l'amitié si ce n'est l'acceptation pleine et entière de la faiblesse de l'autre ?

*

Isabelle ! je ne m'en souviens à peine et ces quelques lignes ne suffisent pas à réanimer une image assez vive pour que je puisse me rappeler aujourd'hui de son visage. Les figures aimées sombrent dans l'oubli des années, pourtant la mémoire est ainsi faite que d'infimes détails défient le temps. Je ne souviens d'une après-midi à Paris où ma mère était montée afin de préparer mon départ. Cela doit bien être écrit quelque part dans les carnets d'après l'École normale. . . Oui, voilà, les courses à Paris :

*

Juin 1926 - J'ai fini par faire accepter mon départ à mes parents – cela fut assez aisé avec mon père mais ma mère s'enferma dans un mutisme résigné et désapprouvateur. Je m'instruis sur l'Afrique, et passe de nombreuses heures à la bibliothèque. Je dois dire que je suis très étonnée. Ce que je lis ne correspond pas à mes connaissances naïves, et à ce que j'ai pu retenir au Lycée des rares cours d'histoire et de géographie consacrés au continent noir. Et quel continent, immense, et incroyablement varié, moi qui n'en avais qu'une vue réduite aux cartes postales de l'exposition coloniale ! J'ai appris tant de choses que j'ignorais comme celle-ci qui m'a intriguée : l'Afrique a été le lieu d'une incroyable et puissante émigration préhistorique où la sécheresse saharienne a chassé des populations vers le sud tropical entraînant des déplacements conséquents d'autres populations. Hier, j'ai fait des emplettes un peu désordonnées. J'ai acquis cartes, moustiquaires, tenues tropicales. J'avais l'impression de participer à une expédition à la Jules Verne. Ma mère m'accompagnait en boutiques dans un silence contrit. Elle me prend pour une folle mais Père avait dû lui conjurer

Asphodèle

de ne rien dire. Donc elle s'est tue. Mais, dans la glace d'une cabine d'essayage, je l'ai vue à la dérobée essuyer une larme.

*

Pauvre Mère, je n'avais pas conscience du chagrin que je lui procurais, et je ne savais pas que je n'allais plus la revoir. Elle est décédée quelques mois après mon départ et l'ai appris par courrier une semaine après sa mort. Mon père avait gardé espoir jusqu'au bout et il n'avait pas voulu m'inquiéter. Elle est enterrée près d'un cyprès dans le vieux cimetière protestant du village où elle a vu le jour. Je conserve d'elle l'image d'une femme effacée dont le seul plaisir apparent était de nourrir les mésanges en hiver sur le rebord de sa fenêtre. Pourtant, je suis sortie de son ventre, été allaitée, nourrie, choyée... Que me manque-t-il pour conserver de ma propre mère un souvenir d'une autre tenue émotionnelle ? Est-ce l'effet scandaleux de la noirceur secrète du lait maternel où se condense l'ambivalence d'une mère pour son enfant ? Peut-être. Et puis j'ai survécu et Jean est mort. Page suivante de ce joli petit carnet noir : Ah ça y est je pars :

*

Juin 1926 - La veille de l'embarquement, j'ai annoncé à Gilles mon départ pour l'Afrique. Il le savait déjà mais a fait semblant de l'apprendre de ma bouche. Il n'a rien dit mais je sentais sa tristesse. Il a eu le tact de ne pas chercher à me blesser. Je le regardais tourner inlassablement sa cuillère dans son café dans lequel il n'avait mis aucun sucre. Je n'avais guère de peine à deviner ses pensées : « pourquoi, s'en va-t-elle ? pourquoi ne répond-elle pas à mon amour, que vais-je devenir seul ? » Je luttai contre l'envie égoïste d'abrégier ses adieux qui prenaient le tour d'une rupture de fiançailles. Nous nous

Asphodèle

connaissions depuis si longtemps, un ami d'enfance, oui, voilà c'est un ami d'enfance, et je ne suis plus une enfant... c'est ainsi qu'il faut le prendre. Tout de même, le soir de ces adieux ridicules, je ne me suis pas sentie très bien.

*

Gilles ! Mon gentil prétendant de l'époque. Cet ami d'enfance passant des promenades innocentes à l'adolescente à un flirt insistant. Il était très amoureux de moi et commençait à devenir pressant. Quelle sainte nitouche ! J'aurai dû céder à ses avances et perdre avec lui mon pucelage, cela aurait été plus facile pour lui, il en aurait conservé quelque chose de moi ! Et j'aurai été moins gourde à mon arrivée en Afrique. Je me moque avec l'ironie d'une vieille femme, peut-être un peu jalouse de celle qu'elle a été. Lui aussi a disparu dans les brumes, je ne sais ce qu'il est devenu, médecin peut-être, il adorait arracher les pattes des mouches. Derrière moi, lui aussi ! Abandonné au passé ! J'allais de l'avant, moi la candidate en attente de la preuve de son élection divine. Ma mission en Afrique allait en donner confirmation. Cela n'était pas le moment de céder aux tentations de la chair. Mais je dois reconnaître qu'il ne m'était guère difficile de les mettre à distance, étant toute tendue, arcqueboutée pourrais-je écrire si l'image de l'hystérique dans les bras de Charcot venait me prévenir de ne pas en rajouter, dans l'attente excitée de la démonstration de ma foi. Départ en paquebot à Marseille, tiens, mon journal est silencieux sur ces quelques jours qui ont précédé mon embarquement. Pourtant, j'ai longtemps marché dans la ville et suis montée jusqu'à Notre-Dame de la Garde. Je ne me rappelle pas être entrée dans la Basilique, je devais avoir nulle envie d'être aux prises avec les pensées critiques que mon éducation protestante n'allait pas manquer de m'imposer devant la présence de la lumière rouge du tabernacle. Statues de

Asphodèle

plâtres, vierge éplorée, Christ sanguinolent, la Sainte famille en vitrail, et sous les chapelles des béatifiés, ces ombres noires les mains jointes attendant les pénitences de la confession. Détestation. C'était au temps où j'accordais encore de l'importance aux divergences des doctrines religieuses. L'eucharistie, la présence du Christ dans l'hostie, me semblaient être des croyances d'un autre âge dénotant la fragilité de la communauté catholique cherchant dans la positivité objective d'une présence miraculeuse ce que la communauté de la Réforme contenait en elle-même dans l'assemblée des fidèles. Assemblée unie, réconciliée par l'éthique protestante avec le monde effectif. Réflexions d'un autre âge. Catholicisme, Réforme, Église, Temple, le ciel d'Afrique a balayé tout cela. Allez, embarquons !

*

Juillet 1926. - Le voyage en mer ! La fuite interminable d'un horizon inatteignable. Quel cliché, comme on dit en littérature, et pourtant comment le dire autrement. Après tout, le cliché dit une certaine vérité. Je m'égare en digression imbécile pour ne pas avoir à écrire ce qui en réalité m'anime vraiment. J'ai rencontré au dîner d'accueil des passagers, un universitaire parisien, bien en vue apparemment, qui n'avait eu de cesse que de me parler de célébrités du monde des arts et des lettres. Il part étudier les us et coutumes des Noirs d'Afrique et a beaucoup insisté sur le mot *Noir* et m'a expliqué qu'il convenait d'éviter le terme dépréciatif de *Nègre*, excepté pour l'Art que l'on devait continuer à nommer *Négre*. . . Je n'avais pas très bien compris pourquoi. Sa femme est une vraie beauté, coiffée à la garçonne. Elle parle haut et fort et à la fin du repas, elle a allumé une cigarette. Devant elle, j'eus l'impression désagréable d'être une provinciale étriquée. À la fin du repas, il m'avait serré longuement la main et m'avait regardé en souriant. Je crois bien que j'aie alors piqué un fard. . . J'écris mon journal assis face au hublot ouvert de ma cabine. Tout à l'heure, lorsque nous sommes entrés en Atlantique, - les colonnes d'Hercules - la mer s'est vigoureusement creusée. Mais je ne suis pas malade.

Asphodèle

Le pied marin ? Une facétie du ciel ! Car depuis des générations, ma famille est attachée à la terre.

*

Ce fut donc là ma première rencontre avec Mathieu Lauris. Cet homme a eu une grande importance dans ma vie. Parce qu'il m'a séduite, initié aux plaisirs de la chair, et noué avec moi une liaison clandestine qui dura plusieurs mois. Mais surtout j'ai appris avec lui à me défier des pièges de l'amour où l'on croit aimer l'autre alors qu'on aime simplement être aimée. Sa femme, à l'esprit libertin, était parfaitement au courant et s'amusait de voir son mari courir la petite institutrice en blouse grise. Cela c'était au début, avant ma chute morale... Après on est allés tous les trois plus loin dans le libertinage... J'en parlerai plus tard quand j'aurai retrouvé cette période dans mes carnets. Disons d'emblée que cette rencontre s'acheva pour moi dans la désillusion de l'amour. Conquise et possédée, je ne devais plus représenter grand-chose d'autre qu'une source de contrariétés car il devait continuer à cacher notre liaison, et nos perversités, au tout petit monde de la colonie, administrateurs, militaires et ingénieurs. Grande importance, oui quand même, car il m'a révélée comme femme, et j'ai depuis ces premières étreintes conserver pour l'acte charnel une passion vécue longtemps comme coupable. La rupture fut pour moi intensément douloureuse et longtemps j'ai pensé ne jamais m'en remettre. Puis le temps est passé, et j'ai rencontré d'autres hommes... Après notre rupture, nous nous côtoyâmes pendant deux ans dans la colonie. Il m'évitait la plupart du temps mais il était parfois difficile d'empêcher notre présence mutuelle à un dîner ou une réception organisée par l'administration coloniale. Puis il repartit en France et je n'entendis plus parler de lui, jusqu'à mon retour à Paris, où j'appris qu'il était devenu célèbre, en tout cas très connu, de par

Asphodèle

la publication d'un ouvrage relatant son séjour en Afrique. J'en ai fait l'acquisition et fut irritée à sa lecture par les facilités exotiques et les approximations et surtout par l'étalage, indécent, de ses états d'âme. Mais c'est ainsi. Le succès n'a pas grand-chose à voir avec la vérité, ni avec la morale, car j'appris aussi par des racontars, peut-être pas toujours bien intentionnés, qu'il avait fait une fortune en ramenant dans ses malles des masques et objets primitifs que l'on retrouvait en vente à des prix incroyables dans les galeries d'art de la rue Guénégaud. Et parmi eux sans doute cette merveilleuse petite poulie sculptée qu'il m'avait empruntée, soi-disant pour l'expertiser. Mais je vais trop vite, cette liaison ne survint pas tout de suite après mon arrivée en Afrique. Elle vint deux ans après mes débuts d'institutrice dans la mission et un effondrement mental consécutif à ce qu'il faut bien appeler un grave échec. Je change de carnet. Oui, commençons par le récit des premiers jours après mon arrivée.

*

Aout 1925. - Ndikiméki. J'écris assise sur un tabouret, seul mobilier de la maison qui m'a été attribué, avec un lit de camp. On m'a certifiée que d'autres meubles arriveront demain. Peut-être. Tout est si différent de ce que j'avais imaginé. La température est clémente, plutôt agréable même, mais la nuit est si opaque, que l'on ne voit pas à deux mètres même avec une lampe de poche. Les ténèbres ! Oui l'Afrique est le royaume des ténèbres. De temps en temps, quelques cris d'animaux dans la brousse si proche, mais je serais bien en peine de les identifier. Les Noirs sont tous très gentils et serviables. Ils semblent fascinés par ma présence. Je devrais me faire bien accepter. J'ai quelques inquiétudes sur l'attitude de l'administrateur colonial qui m'a paru plus porté sur la boisson et les femmes que sur le sort de ses administrés. J'ai été bien accueillie par tout ce petit monde de la colonie avec lequel je vais devoir vivre. Les Lauris ont été très prévenants, ils logent dans une magnifique maison en bord de mer, rien à voir avec le logement qui m'est attribué. Ils disposent d'une voiture et me proposent

Asphodèle

de m'accompagner pour visiter la région. J'en suis toute excitée, je me prépare à tout écrire, tout décrire, un nouveau monde devant mes yeux, mais je n'oublie pas ma mission, et j'ai disposé la Bible de mon père à la tête de mon lit.

*

Bien, tout ce qui est écrit dans le carnet suivant est rempli de notes sur le climat et les mœurs des indigènes. Chaleur, poussière, indolence, indécence, baobabs, pagnes, tresses, tams-tams, fièvre, maladie du sommeil, etc. Des platitudes naïves. Bref, tout ce qui marque l'étrangeté d'un autre monde. Ce que j'ai écrit à l'époque dans ces carnets ne présente aucun intérêt si ce n'est d'exposer les préjugés d'une jeune fille blanche, bien élevée, plongée au cœur de l'Afrique et rencontrant l'inimaginable, c'est-à-dire une société indigène aux mœurs incompréhensibles et qui me semblaient dissolus. Aujourd'hui, tout cela me fait sourire. J'ai appris depuis à maîtriser les sentiments dépréciatifs, ou autre version renversée, enthousiastes, générés par le contact, terme préférable à celui de rencontre, avec une société « primitive », je continue à utiliser ce terme mais je sais qu'il irrite beaucoup de mes confrères ethnologues, - certains préfèrent les nommer sociétés « sauvages », je ne vois guère le gain conceptuel à ces glissements sémantiques. En tous cas, c'est sans doute ici que je dois insérer un court développement sur cette question du contact avec une société disons « autre ». Il me semble remarquable que tous les ethnographes, qui ont eu le courage de décrire leurs tourments intérieurs vécus dans cette expérience d'altérité totale que constitue la vie d'un européen dans une tribu « autre » évoquent une sorte d'excitation sexuelle débouchant la plupart du temps sur un onanisme dont la fonction semble être de les protéger, comme si l'altérité les amenait à devoir chercher dans une monade auto-érotique, l'apaisement et la sécurité devant la menace

Asphodèle

d'un autre monde. Je sais bien que ces choses sont difficilement dicibles, en particulier dans les contextes universitaires, mais ce fait semble suffisamment prégnant – on comprendra alors que bien évidemment j'ai vécu une expérience similaire – pour que je me sente le devoir ici, dans cette écriture libre et sans finalité, de l'évoquer. Allez, je dois maintenant aller rechercher les pages relatant mes débuts d'institutrice. Ah voilà !

*

Septembre 1926. - Aujourd'hui, j'ai fait ma première classe. Cela ne s'est pas passé comme je l'imaginais. Une petite dizaine de filles, certaines déjà pubères, d'autres tout justes sorties de la petite enfance, toutes mal à l'aise dans leurs uniformes de toile blanche mal ajustés, et semblant terrorisées par ma présence. Leur français est émaillé de fautes d'usage en tout genre, quelques-unes ont déjà acquis des rudiments de lecture et d'écriture, et je vais m'appuyer sur elles pour stimuler leurs camarades. Mais Dieu, que le temps de cette journée m'a paru long ! Suis-je faite pour ce métier ? Quelle question idiote pour un premier jour. Déjeuner avec l'administrateur qui est venu gentiment me saluer. Les enfants ont mangé à la cantine – peut-on employer ce mot ? – avec Sœur Marie-Ange, qui va me seconder. Une indigène un peu instruite en matière de religion et qui a été acceptée comme sœur dans une congrégation. Elle m'a semblé intelligente et dévouée. Parfois, elle me jette un regard apeuré comme si j'allais la frapper. Son visage est fin, curieusement triangulaire, différent de ce celui de la plupart des Noirs qui vivent ici... Mais suis-je perspicace en la matière ? Tout est si nouveau. Le soir, je lis du Chateaubriand, avec ennui, je dois le dire, mais je me suis promis de lire systématiquement tous les ouvrages amenés de France dans ma grande malle de fer.

Novembre 1926. - Quelle fatigue quotidienne d'avoir à forcer l'entendement désespérément obtus de ces élèves dont tout l'être semble tendu vers un seul objectif : ne rien apprendre. Leurs sourires niais m'irritent au plus haut point. Pas une pour sauver l'autre. Le soir,

Asphodèle

je me jette sur mon lit de camp et lis jusqu'à ce que mes yeux n'en puissent plus. Sommeil lourd, rêves désagréables aux bords du cauchemar. Hier, j'ai entendu parler d'une ethnie située au Nord et dont les sorciers communiquent avec les morts. Cela m'a intriguée.

*

Voilà donc la première occurrence de ce thème de la communication avec les morts. Je suis étonnée de sa précocité dans mon séjour africain. Mais c'est là un des intérêts d'un journal intime, remettre en ordre chronologique des événements et des pensées que nous reconstruisons *a posteriori* dans des temporalités plus flatteuses pour notre amour propre, ou plus conciliantes pour nos rationalisations. En tous cas, les choses n'arrivent pas par hasard et si j'ai, si tôt, noté dans mon journal cette référence à la communication avec les morts, c'est bien que quelque chose en moi m'y amenait... malgré moi. En tous cas, très tôt, l'échec de ma mission d'enseignante s'avère patent. Quelques exemples :

*

24 Janvier 1927.— Je dois me rendre à l'évidence. Je n'arrive à rien. Mes élèves s'ennuient, me regardent avec un air torve où je ne perçois nulle intelligence. Je ne sais comment m'y prendre et m'irrite de la moindre contrariété. J'ose à peine l'écrire mais ce qui me déplaît le plus est le contact de la craie sur le tableau noir, et pire son crissement insupportable... Chaque matin, retrouver ces filles dans la classe, le visage encore fermé par la nuit, et faisant semblant d'écouter, est devenu un supplice. Cela ne peut plus continuer ainsi.

12 Mars 1927. - Pour la première fois, ce matin, j'ai pensé démissionner et arrêter cet enseignement dénué de sens. Mes élèves n'apprennent rien, font semblant de travailler mais ne pensent qu'à rire et à se moquer. Dès la fin de la journée, elles se précipitent dehors

Asphodèle

comme si l'air leur manquait. Je ne voudrais pas tant leur en vouloir car, les pauvres, je sais que de retour dans leurs misérables cahutes, leurs mères les mettront au travail ménager voire à leur misérable culture de cette abominable patate douce qui fait leur ordinaire. Mais c'est un fait, je ne ressens en moi ni compétence, ni désir pour cette mission. Me suis-je égarée ?

*

Voyons plus loin, premier carnet de 1928.

*

5 Janvier 1928. - Je viens de me rasseoir à mon bureau et vais tenter d'écrire. Je me sens si seule, sans espérance, que seule l'écriture m'apporte une consolation, hélas éphémère, je le sais. Les jours passent et se ressemblent tous. Je ne comprends pas ce qui m'a poussé à partir et à briser cette vie tranquille et sereine qui était la mienne en France. Ma famille, mes amies, l'amour de Gilles. Pourquoi avoir brisé cela ? Nous sommes animés par une force sur laquelle nous n'avons nulle maîtrise. Une puissance qui nous entraîne là où elle le veut sans que ne nous puissions ni comprendre sa finalité, ni annuler les actes qu'elle nous impose. C'est ainsi, nous ne sommes pas maître chez nous.

13 Mars 1928. - Il y a quelque temps, un indigène travaillant comme chauffeur pour l'administration est venu m'attendre à la fin des classes. C'est un homme déjà âgé, au regard triste, il se nomme Musono et s'est présenté de façon franche et directe, sans servilité. Il m'a été immédiatement sympathique et nous avons parlé ensemble un long moment, à l'Africaine, des choses, du temps, de la pluie qui tarde à venir, du léopard qui rôde. Cela m'a distrait et fait plaisir. Mais le soir même, j'ai eu droit à subir quelques réflexions caustiques de ces dames de la colonie sur ma proximité avec Musono. Je dois donc aussi faire attention à mes fréquentations. Quelques jours après, je l'ai rencontré dans la grande rue, - on l'appelle ainsi, mais c'est la seule de

Asphodèle

la ville. Il revenait du marché tenant par la main une petite fille en quasi-haillons, que je n'avais encore jamais vue. C'est sa dernière fille, il n'a pas voulu l'inscrire dans ma classe, bien que l'administrateur ait insisté pour que tous les enfants indigènes en âge d'être scolarisés aillent à l'école. Elle ne parle pas, ne semble pas entendre, et présente des comportements étranges. Je l'ai regardée attentivement. C'est une très belle enfant au regard éloigné, semblant poser ses yeux sur les êtres et les choses sans les regarder vraiment. De temps à autre, elle lève les mains et fait des signes sophistiqués, comme des lettres tracées dans l'espace et ses doigts se nouent dans des postures inhabituelles. J'ai été sévère avec Musono et lui ai dit qu'il devait impérativement l'amener à l'école et que je m'occuperai d'elle. J'ai appris son prénom : Ona.

20 Décembre 1928 - Noël approche. Je l'attends avec impatience. Ppapas pour célébrer la nativité et céder au péché de gourmandise dans ce dîner officiel auquel ne manquera pas de m'inviter l'administrateur. Peut-être d'ailleurs me mettra-t-il à sa gauche, la droite étant réservée à l'épouse ? Il le fera par pitié pour la pauvre institutrice eseuulée ou bien à côté de ce nouveau pasteur, célibataire, on me l'a bien précisé. . . comme si j'étais en recherche d'un mari pasteur. . . moi qui passe mes nuits avec des rêves si troubles. . . Non ! Si j'attends Noël, c'est parce que je serai en vacances de l'instruction et ne verrai plus en face de moi ces visages fermés où s'affichent la bêtise la plus crasse. Oui, je l'écris sans détour et parce qu'écrire est la seule façon de mettre hors de moi, et ainsi de me soulager, un peu, pour un court moment, de ces pensées honteuses qui s'imposent à moi et m'entraînent dans une chute morale. Je hais ces filles indigènes que notre mission force à venir à l'école alors qu'elles n'en ont ni le désir, ni les aptitudes. Parmi elles, peut-être quelques-unes arriveront tant bien que mal à déchiffrer un peu de la Bible dont elles anonneront quelques versets à la fête de fin d'année, dans les jardins de l'administrateur dans leurs jolies robes blanches prêtées pour l'occasion car elles devront servir l'an prochain pour une nouvelle génération. Ona ne sera pas avec elles, malgré tous mes efforts, je n'ai rien réussi à faire avec elle et j'ai été obligée de la retirer de ma classe. Elle regardait dehors, semblait écouter des sons inaudibles car de temps à autre elle se masquait les oreilles et semblait

Asphodèle

terrifiée. Ses mains se contorsionnaient en tous sens et elle était l'objet des moqueries de ses camarades.

*

Oui, Ona, cet enfant étrange qui a traversé ma vie avec fulgurance. Parfois, je me dis encore en y repensant que je n'aurai jamais dû la renvoyer de ma classe et que peut-être ce renvoi a-t-il précipité sa fin. Car quelques semaines après, ou quelques mois, je ne m'en souviens plus exactement, Ona a été emportée par une fièvre cérébrale. Le médecin de la colonie a été prévenu trop tard dans la nuit. Il n'a pas voulu se déplacer pour l'enfant d'un indigène malgré que Musono soit venu le chercher en marchant pieds nus pendant des heures sur la piste délabrée par les pluies. Je me rappelle avoir rendu visite à Musono et à son épouse dans leur misérable maison dans le quartier indigène. Nous n'avons pas dit grand-chose mais cette visite m'a fait du bien. En le quittant, Musono m'a offert un petit objet magnifique sculpté dans du bois d'ébène, une tête altière au regard lointain et aux traits stylisés comme savent le faire les sculpteurs africains, surmontant les deux branches d'une poulie. Je suis très touchée de cette marque d'attention bien que je sois surprise du sens que pouvait représenter pour ce vieil homme africain le don d'un tel objet à une institutrice blanche, d'autant plus que j'appris assez vite par les Lauris que l'objet était très ancien, passant de générations en générations, et qu'il présentait une grande valeur marchande. J'ai appris bien plus tard au séminaire de Marcel Mauss que tout don oblige... au contre don.

Résumons. L'échec flagrant de ma mission d'enseignante deux ans après mon arrivée m'a plongée dans une crise existentielle majeure. Je n'arrivai pas à enseigner de façon convenable. Les

Asphodèle

élèves restaient stupides et bornées. Autour de moi je voyais les indigènes faire mine d'assimiler les enseignements de la Bible mais de façon superficielle, pour faire plaisir aux blancs, et le soir je savais qu'ils retournaient à leurs rites ancestraux. Cette crise dura plusieurs mois. Si j'échouais, c'est donc que je n'étais pas élue. Le fait était sans appel. Si j'étais prédestinée, cela ne pouvait pas être au bien. Je me souviens avoir lutter longtemps contre cette pensée en intensifiant mes prières. Mais quelque chose en moi me détournait constamment de ce chemin moral. J'étais déjà engagée sur une autre voie. L'attraction pour la chute fut d'autant plus irrésistible qu'elle régnait en maîtresse absolue sur le petit monde de la colonie. Adultères, utilisation perversie des jeunes filles indigènes étaient monnaie courante, de même que des conduites collectives qui me semblaient directement inspirées par le mal. J'ai retrouvé dans mon journal ce passage explicite :

*

19 Janvier 1929. - Hier soir, j'ai assisté à une scène incroyable. Invitée à la dernière minute, à une soirée organisée à la Maison de France, j'ai tenté de faire bonne figure au milieu de ce tout ce petit monde, fonctionnaires, ingénieurs, militaires en tout genre, bref la France coloniale réunie dans un salon. Les hommes sont passés au fumoir comme il convient et toutes les épouses, et moi, seule célibataire, mais tolérée, sont restées dans le grand salon quand la femme de l'administrateur, volubile et excitée par un petit verre d'alcool, fit venir un des serveurs de la maison, un jeune Peul, tout ébahi et mal à l'aise au milieu de ces femmes, et à qui notre hôtesse demanda de retirer sa chemise de chanvre afin que ses amies puissent admirer son corps d'ébène aux muscles magnifiques. Ces dames pouffaient et faisaient mine de vouloir toucher tout en se reprenant. Le Peul fut congédié aux cuisines. Toutes ces dames s'esclaffèrent de concert et commentèrent à foison l'architecture corporelle exceptionnelle des indigènes de notre région. Moderne

Asphodèle

marché aux esclaves où l'appréciation esthétique de ces dames valait bien les offres aux enchères. Je suis rentrée passablement désespérée et me suis endormie en lisant la Bible. Elle ne m'a apporté nul apaisement et mes rêves furent envahis d'images coupables. . .

*

J'étais prête à la chute, il ne manquait plus que son initiateur.

*

22 Février 1929. - Mathieu Lauris prend l'habitude de venir le soir fumer ses cigares près de l'école. Nous parlons de choses et d'autres. Il est très gentil avec moi et je crois bien qu'il me fait un peu la cour. Il m'a offert un livre d'esthétique qu'il a écrit en France et a évoqué un autre qu'il projette d'écrire à son retour. Je suis très flattée mais je ne sais ce que peut penser son épouse de l'intention pressante qu'il me manifeste. On raconte dans la colonie qu'elle a une vie plutôt dissolue. . .

*

C'est moins qu'on puisse dire ! À ce moment, j'étais encore loin de me douter de l'engrenage dans lequel Mathieu m'entraînait à force de paroles sirupeuses. . . Mais bon, je me laissais faire. Délices des paroles d'amour. . . Et il me le faut reconnaître maintenant, cet amour est venu à point. Il m'a sauvé des affres de la dépression. J'échouais comme institutrice, je réussissais comme femme ! Cela n'allait pas pour autant sans quelques interrogations dont je retrouve ici la trace :

*

Asphodèle

10 Mars 1929. - Les hommes sont décidément des êtres bien étranges. Voici un homme marié à une femme admirable, aux traits et à la silhouette magnifiques, au point de faire perdre la tête à bien des jeunes galants, qui se détourne de son épouse pour faire du gringue à une pauvre fille comme moi, osseuse et dégingandée, sur qui personne ne s'est jamais retourné dans la rue... en fait je n'en sais rien, car je n'ai pas d'yeux dans le dos. Mais le fait est là : il me regarde, à des attentions discrètes et constantes, cherche à me croiser, me parle de ses préoccupations, s'arrange pour me retrouver seule. Que faire de cela ? J'avoue que je suis troublée. Se sentir désirée est la chose la plus délicieuse qu'il soit. Faut-il donc être d'abord aimée pour pouvoir aimer en retour. Peut-être ce trouble en moi est-il la preuve d'un amour naissant, un amour en retour ?

*

Dernièrement, j'ai relu *De l'amour* de Stendhal. Les cristallisations de l'amour ! Métaphores explicites. Il existe une séquence amoureuse immuable, ponctuée de cristallisations, semblables aux cataractes du Nil. L'amour est un flux ponctué de moments obligés, ces cristallisations stendhaliennes, ces catastrophes, où se précipitent les sentiments, idéalizations, régressions, surinvestissements, déceptions, jalousies, haines, dépendances, souffrances à la séparation, à l'absence... Quel pauvre cortège ! Désespérant par sa répétition et son manque d'imagination. L'amour se maîtrise, en partie, par la pensée et l'auto-observation rigoureuse de soi. Flaubert et Stendhal sont des maîtres en la matière. Les situations se retrouvent toujours à l'identique. L'amour et la raison sont antinomiques. Il n'existe pas d'amour sans souffrance. L'âge n'altère en rien la puissance de l'amour. Au fond, l'amour est une maladie intermittente de l'âme. Au matin, on désespère, à midi la folie resplendit, et le soir tout s'effondre à nouveau. L'être aimé, magnifié, adoré jusqu'à l'incandescence rejoint bientôt les cendres froides. J'ai vécu

Asphodèle

cela et me désole de la naïveté de ma jeunesse. Peut-être les seules unions durables sont-elles construites sur des contrats tacites d'aide mutuelle devant les difficultés de la vie. Autrement dit le mariage ! Forme parfaite de l'union des patrimoines et de l'engagement des solidarités. Le reste est papillonnage. On devrait prendre exemple sur la sagesse des peuples primitifs. L'alliance, toujours l'alliance entre les groupes distants, éloignés en brousse, potentiellement ennemis mortels, si l'échange des femmes ne venait contractualiser tacitement la paix. Bien, mais je conceptualise, je théorise, je réfléchis, je m'éloigne de mon sujet, je digresse, je me disperse. J'aligne des banalités anthropologiques. Pourquoi ? Pour ne pas aller chercher dans ce petit carnet noir dont je reconnais la particularité aux coins écornés les récits de ma déchéance. Quelle drôle de terme ! Moraliste, non ! Cela n'a rien à voir avec la morale, mais avec la subversion de l'âme par la sexualité, cette puissance indomptée en attente de toute faiblesse du moi pour le précipiter dans la perversion ! Allez courage, ce qui a été vécu a été vécu et doit être dit et puis la littérature en a vue d'autres et mes pauvres expériences sont bien ridicules à l'aune de tout ce qui a pu être écrit sur le sujet... je gagne du temps et vais me servir un autre cognac... Oui, je viens de retrouver ce passage, pas mal, si j'ose dire... en tous cas synthétique...

*

Octobre 1929. – Délices de la chute, abandon au péché, sans limite, sans frein, il faut aller jusqu'au bout de l'expérience de la chair, toute retenue devient indécente car la subversion des digues morales ouvre un nouvel espace où règne une seule loi, celle de la jouissance, et je me suis soumise, apprenant de Mathieu les contorsions du corps et ses multiples précipices. Caresses intimes, baisers sans fin, pénétrations multiples, amants la nuit, amants le jour, amants toujours, et moi

Asphodèle

courbée, déchirée, pas toujours bien menée, curiosité amusée pour la petitesse de la jouissance de l'homme et de sa préoccupation sur la nôtre, amusement aussi pour son désarroi devant l'infinie de notre plaisir. Bientôt de novice en la chose, j'en deviens experte et mène bon train les innovations en la matière. Mathieu, tout à son affaire, décide de corser les événements et me propose d'inviter sa tendre épouse, je me moque, à nos ébats. Hier soir, ce fut chose faite et nous voilà tous trois engagés dans un trièdre où les combinaisons multiples frisent la complexité sadienne. Dès lors, la chute est consommée jusqu'à l'acte contre nature, je suis allée au-delà, au bout de ma prédestination au mal. Tant qu'à faire. . .

*

Bon, ce n'est pas la peine d'insister et de décliner ce genre de littérature que l'on lit à foison aujourd'hui partout. Mon journal est ici d'une plate banalité et je n'avais pas grande inspiration pour les récits érotiques. Reprenons les choses en main et résumons. Donc. Deux ans après mon arrivée en Afrique et mes débuts d'institutrice, pleine d'illusions et d'entrain, je noue une liaison secrète avec un homme marié, venu au Cameroun pour étudier l'art nègre. Je vis quelques mois d'un plein amour, faisant foi – le mot est juste – à la promesse de cet homme de quitter sa femme pour moi et de me ramener en France. Je me rends compte que sa femme s'amuse de notre liaison et qu'il a nul désir de divorcer et de partir avec moi. Après m'avoir laissée en souffrance, il repart en France, avec sa femme, et plusieurs malles remplies d'objets d'art nègre dont la petite statuette à laquelle je tenais beaucoup. Je suis alors pris par une crise dépressive qui me fait arrêter mon enseignement, pour lequel je n'avais d'ailleurs depuis longtemps, plus aucun désir, m'enferme dans ma chambre, perd totalement l'appétit, refuse de me nourrir et souffre bientôt de contractions paralysantes du bras droit. Je ne peux écrire qu'avec une grande douleur. Le médecin de la

Asphodèle

colonie y perd son latin en cherchant à me soigner et ne parvient qu'à m'assommer de médications inutiles qu'il faisait pourtant venir express de Paris pour moi, la petite institutrice délaissée. Bientôt mes pensées dépressives prirent un tournant mystique et je me voyais prise par le mal. J'avais chuté en nouant une relation charnelle illégitime. Mon voyage en Afrique destiné à prouver mon élection divine m'amenait à voir devant moi, dans ce bras raidi, la marque indélébile de ma prédestination au mal et de ma punition. Sœur Marie Ange, de la congrégation catholique, rivale en religion mais pas en amitié, apparemment, me convainc d'aller consulter un guérisseur indigène, qui m'a-t-elle sans sourciller, fait des « miracles ». Cela vaut le coup d'aller retrouver ce passage, j'ai dû l'écrire quelque part dans mon journal, à moins que ma contracture du bras m'ait empêché de tenir la plume, mais elle était intermittente, cette contracture, comme toute bonne hystérie sait le faire. Ah, voilà, Oh là, c'est mal écrit, une écriture de démente !

*

5 Mai 1930 - Je vais de plus en plus mal et rechigne à me lever. Mon bras me fait moins souffrir et je vais essayer d'écrire. Sœur Marie Ange vient me voir tous les jours. Je ne sais pas ce qu'en pense son aumônier qui ne doit pas porter les protestants dans son cœur. Elle me presse d'aller rencontrer un guérisseur indigène, un sorcier en quelque sorte, qui connaît toutes sortes d'herbes aux propriétés médicinales aptes à soigner toutes les douleurs. Oui, mais ma douleur, elle est à l'âme et je ne vois pas ce qui pourrait faire pour moi. Mais bon, de guerre lasse devant son insistance, je lui ai promis de l'accompagner voir ce guérisseur. Je dois dire que je suis aussi curieuse et que ce défaut, ou cette qualité, n'a pas été atteint par ma mélancolie. On m'a raconté, à propos de ce guérisseur, que le choix de ces traitements est orienté par le comportement d'une mygale ! Une araignée sacrée, qu'il nourrit et héberge dans un vieux tronc. De temps à autre, elle daigne

Asphodèle

sortir de son trou et déambule dans un petit enclos où le guérisseur a placé divers objets symbolisant des personnages, des lieux significatifs pour le patient. Selon les déplacements de la mygale et les objets qu'elle touche, le guérisseur donne au patient une interprétation de son mal ce qui lui permet d'orienter ses prescriptions thérapeutiques. J'avoue que j'aimerais bien voir cela. J'arrête, j'ai trop mal au bras, il se contracte. . .

10 Mai 1930 Je reviens de chez le guérisseur. Quelle drôle d'histoire. Me voir accroupie devant un tronc d'arbre pourri à guetter les allées et venues d'une araignée pendant que le guérisseur psalmodiait des incantations en Bantoue de sa bouche édentée. Je n'aurai pas été aussi mal, j'aurais bien ri de moi. Au bout d'un bon quart heure, madame l'araignée a daigné montrer le bout d'une patte, puis avec lenteur, la bête velue est sortie en plein jour et a exploré son petit enclos limité par une palissade de brindilles. Le guérisseur avait fiché à terre quelques bouts de bois censés représenter les mauvais esprits qui ont pris possession de moi, ainsi qu'une pierre blanche, dont je n'ai pas bien compris qui elle pouvait bien représenter si ce n'est moi, peut-être. La mygale explora lentement l'enclos puis passa par-dessus un amoncellement de brindilles et finit par escalader la pierre blanche. Elle alla ensuite se précipiter sur les mouches mortes que l'on avait disposé en offrandes puis après les avoir proprement déchiquetées, elle rejoignit d'un pas majestueux l'obscurité de sa tanière. Son manège avait mis mon guérisseur en grand émoi. Il s'agitait en tous sens et parlait avec véhémence. Mes pauvres connaissances en Bantoue me suffirent pour comprendre l'essentiel de ce charabia. Je devais me rendre au-delà des collines pour rencontrer « un grand sorcier » qui seul pouvait me libérer du sort. Je n'ai pas eu le goût d'en entendre plus et j'ai demandé à Sœur Marie Ange de me raccompagner avant que je me sente mal. Le soir même, curieusement, mes contractures du bras se sont apaisées, je ne peux que le constater.

Juin 1930. Depuis quelques jours, je me sens mieux et ai repris mon enseignement. Cela me coûte un peu mais j'essaie de faire bonne figure devant mes élèves, toujours aussi stupides, je dois le dire.

Asphodèle

11 Juillet 1930. Hier, j'ai eu à nouveau le bras paralysé pendant plusieurs heures. Le mal s'est étendu à l'épaule et semble vouloir gagner tout le côté droit de mon corps. C'est incompréhensible. J'en ai assez. J'ai reçu une lettre de Paris. Père s'inquiète de moi. Il a reçu des nouvelles inquiétantes de l'administrateur. Il me demande de rentrer. Je ne sais pas. Je réfléchis. Rentrer : quel échec ! Demain, l'administrateur m'a convié à une grande randonnée dans les collines, où l'on peut croiser des lions, paraît-il. Il évoque un piquenique avec tous les européens de la colonie. Il m'amènera en voiture. Il m'aidera à porter mon panier, il n'y a pas de danger, c'est un bon fusil, etc., etc. C'est la fête nationale et il tenait à cœur de la fêter cette année-là dignement.

14 juillet 1930. Quelle journée étrange que ce dimanche ! Nous sommes partis ce matin en brousse pour une excursion dans les collines du nord. Je suis monté dans la voiture de l'administrateur et derrière nous suivaient d'autres voitures remplies de tout ce que la colonie contenait d'occidentaux. Pour l'occasion, j'avais enfilé ma tenue de brousse qui me donnait l'air d'un garçon d'autant plus que j'avais composé un chignon compliqué dissimulé sous mon grand chapeau. Le soleil tapait fort dès le petit matin mais l'air était encore un peu frais et nous en profitâmes pour avaler la piste jusqu'aux collines. De là-haut, la vue était splendide et au loin on devinait l'océan. Après le repas, je me suis éclipsée pour ne pas avoir à entendre les bavardages et ai marché le long d'un sentier qui reliait notre colline à une autre légèrement plus élevée. Je n'avais aucune appréhension ayant appris que les fauves chassent la nuit et puis nous avons fait tant de bruit en arrivant que tous les animaux avaient dû fuir au loin ! Arrivée en haut de la colline, je vis en contrebas le toit d'une maison dont l'agencement des tuiles de torchis me surprit car il n'était pas habituel. Il ressemblait étrangement aux toits des maisons de Lozère. Devant l'entrée se tenait accroupi un homme blanc vêtu à l'occidental et occupé à entretenir un feu placé dans un creux du terrain. Je suis allée le saluer et me présenter. Il m'a paru bien jeune, barbe mal taillée, cheveux en bataille, peut-être la trentaine. . . mais bourru, cela oui, on peut le dire. C'est tout juste s'il fut aimable. Presque désagréable. Il se radoucit un peu quand il me vit m'intéresser au foyer qu'il était en train d'entretenir et où je compris assez vite que c'était

Asphodèle

un four à métaux. Il m'expliqua qu'il tentait de reproduire les conditions d'une métallurgie primitive du fer. Il voulait invalider la thèse d'un passage direct dans tout le continent africain de l'âge de pierre à l'âge de fer, autrement dit un saut évolutif gigantesque par-dessus les millénaires... Cela pouvait-il avoir eu un impact sur l'âme africaine ? Nous avons fini par sympathiser et j'ai réussi à le convaincre de venir rejoindre notre petite assemblée, puisque nous étions si proches, de l'autre côté de la colline. Cela n'a pas été une réussite et j'ai senti de façon très nette que mon nouvel ami déplut fortement à mes compagnons d'excursion. Le soir, à notre retour, l'administrateur me pris à part et m'expliqua que cet homme, Armand Galard, était arrivé il y a plus de deux ans pour une mission de paléontologie et qu'il vivait seul dans la brousse sans côtoyer ni les occidentaux, ni les indigènes. Une sorte d'ermite savant à la recherche d'un Graal africain. Il avait toujours décliné les invitations et ne venait en ville que pour aller chercher du courrier, principalement des livres, qu'il commandait à Paris.

*

À l'époque, je n'avais pas fait le rapprochement entre cette rencontre avec ce jeune ermite et la prophétie de l'araignée. Cela n'est pas étonnant. Je n'avais qu'une curiosité, teintée d'un léger mépris, pour les pratiques magiques des indigènes. Ce n'est qu'après avoir assisté au séminaire de Marcel Mauss à Paris que mon regard a changé. Il est vrai aussi que je ne pouvais imaginer que ce sorcier faiseur de miracles pouvait être ce pauvre être dont le soleil d'Afrique n'avait pu changer la blancheur de sa peau, tout juste peut-être un peu rougie d'après mes souvenirs. Bref, voyons si mon journal relate avec précision le déroulé de ces jours étranges. Mais avant, je vais me servir et boire un verre de cet excellent cognac qu'une étudiante m'a offert, pour me remercier de je ne sais quoi, peut-être d'avoir continué mon cours malgré les grèves et d'avoir tenu tête devant leurs bêtises sur la révolution prolétarienne et la mise à bas de la science bourgeoise. Il est

Asphodèle

vrai qu'en cours, il m'arrivait de faire des digressions ironiques sur l'esprit de l'alcool et que j'ai dû à cette occasion narrer par provocation mon faible pour les bons cognacs. L'alcoolisme au féminin, sujet tabou ! Allez, trêve de digressions, au fait.

*

Aout 1930. Il m'arrive une drôle de chose, je ne sais comment la décrire. J'ai loué une voiture et engagé un guide de brousse et suis partie dimanche retrouver Armand Galard. Je ne l'ai dit à personne et personne ne m'a rien demandé. Après tout, ils devaient penser que j'avais bien le droit d'aller me promener après ces semaines où je restais enfermée. Je l'ai retrouvé à la même place, devant le fourneau à terre, poussant le feu en y enfournant des galettes de tourbe. Il n'a pas paru surpris de me voir et m'a accueillie comme si nous ne nous étions pas quittés. Peu de mots, presque pas pour ainsi dire, furent échangés entre nous. Je m'adossais au mur de la maison et le regardais faire. De temps en temps, il glissait un regard vers moi. Je ne peux décrire cet instant qu'en évoquant l'expression, peut-être un peu surfaite, mais dans ce cas, justifiée, de « paix intérieure ». J'aurai voulu que ce regard posé sur moi dure une éternité. Mais il reprenait son travail à la forge, concentrant ses efforts sur le foyer, et semblant alors oublier ma présence. Nous avons bu du thé dans des gobelets de métal. J'ai vu l'intérieur de sa maison, propre, simple, sans aucun objet inutile, son lit encombré de livres et de manuscrits, une table de travail. Nous avons parlé de ses recherches sur la métallurgie africaine, à vrai dire, c'est moi qui l'ai questionné. Il m'a expliqué la fonction magique du feu des forgerons, ainsi que les rituels qui sont associés à l'usage de ces outils.

*

Je vais reprendre ici la main, si j'ose dire, et commenter, à partir évidemment des connaissances que j'ai acquises depuis par mes travaux d'ethnologie. Dans les sociétés traditionnelles, comme

on les nomme aujourd'hui, la métallurgie n'a jamais été une pratique profane. Tous les outils et instruments utilisés par les forgerons présentent des significations rituelles. À chaque outil sont attribuées des caractéristiques humaines, et en particulier des attributs sexuels. Ces outils sont des objets réalisés par l'homme pour transformer la matière et lui donner une forme préconçue mentalement par le forgeron. Ainsi, le marteau du forgeron est le produit d'une culture qui l'a imaginé, conçu et utilisé. Dans la plupart de ces sociétés africaines, le marteau du forgeron dépasse sa fonction technique pour devenir un objet symbolique à très forte valence sociale. Le marteau devient un être en soi, symbole du pouvoir et de la connaissance. Mais son efficacité, c'est-à-dire la transformation du métal en fusion en un objet préconçu n'est pas, dans l'esprit des indigènes, une action mécanique mais relève d'un acte magique et ne peut être effective qu'au sein d'un rite inséré dans la pensée mythique. Ces outils, marteaux, enclumes, forges, sont considérés comme de véritables personnes. Ils sont traités de la même façon, en particulier ils sont enterrés comme des morts quand ils deviennent hors d'usage. La forge est l'élément central de plus haute valeur symbolique. En Afrique, beaucoup de ces forges sont décorées de paires de seins, parfois avec une tresse d'herbes comme les ceintures obstétricales portées par les femmes. Bien évidemment, l'interprétation anthropologique commune est que le four donne naissance à la loupe - cette masse ferreuse informe produite par le bas fourneau qui va ensuite être travaillé par le marteau du forgeron - *comme* la femme donne naissance à l'enfant. L'analogie entre la métallurgie et la fécondité rendrait compte du déterminisme de cette symbolique féminine. Et bien non, cela n'est en aucune façon systématique, il existe chez les Mandja, en Afrique centrale, des fours décorés avec des attributs péniers masculins. Mais il est vrai que dans la plupart des cas, lorsque le four est féminin, les tuyères par où s'échappent l'air et le soufflet sont masculins !

Asphodèle

Je ne sais pas pourquoi je m'étends sur ce point. Revenons à ce qui s'est passé quand j'ai commencé à fréquenter assidûment cet homme, achetant une voiture pour me déplacer sans guide sur la piste qui menait vers les collines du Nord. Il m'est difficile de me souvenir avec précision ce qui s'est passé dans les semaines qui ont suivi. L'éloignement du temps passé n'y est pour rien. Il me faut plutôt incriminer une force persistante qui tend à effacer de ma pensée toute référence à ces instants. Même mon journal, tenu de façon lacunaire pendant tout cet été, ne parvient guère à réanimer ma mémoire. Il me faut donc reconstruire. Contrevenant à tous les usages et occasionnant un beau scandale dans notre petit monde colonial, je démissionnais, écrivais une lettre définitive et quittais sans regret cette école et la bêtise de mes élèves pour m'installer avec livres et bagages dans la maison de torchis d'Armand, là-bas, au-delà des collines du Nord à la limite extrême du pays Bantoue. Une feuille volante est tombée du carnet : le brouillon de la lettre de démission. Raturé, lacunaire, morcelé, je le transcris ici.

Monsieur

Cette lettre est douloureuse. Elle l'est pour moi, elle le sera pour vous. J'ai décidé, en mon âme et conscience, (ces mots ont été raturés et je n'ai pas dû les recopier au propre) de vous présenter ma démission de mes fonctions à l'école de la mission protestante à laquelle, vous le savez, je me suis donnée corps et âme (encore l'âme ! cette fois-ci aussi le mot est raturé). Je ne peux donner d'autres explications que l'échec de mon exercice d'enseignante. Mes élèves n'apprennent rien, ou pire font semblant d'apprendre et sont rétives à tout apprentissage rigoureux. J'en suis venue à des sentiments dépréciatifs sur l'intelligence des indigènes et sur la médiocrité de leurs compétences. Je sais que de tels sentiments, même si je le constate, sont monnaies courantes dans notre petite société coloniale et que je ne devrais me sentir coupable de ressentir une telle animosité envers les indigènes, en particulier à l'encontre de leur hypocrisie naturelle sur la foi religieuse – vous le

Asphodèle

savez, ils n'ont de cesse de retourner à leurs rites infâmes... (là le texte devient illisible) aussi faut-il mieux dans leurs intérêts ainsi que celui de la mission que je quitte dès aujourd'hui mes fonctions. Nous sommes à la veille des vacances d'été et cela n'aura pas d'incidences et vous aurez tout le temps de faire venir une remplaçante de France. Je pars en villégiature dans les collines du Nord afin de me reposer et de retrouver en moi, par la solitude, une dignité morale que j'aie, à mon grand regret, perdue dans cette mission d'institutrice pour laquelle je me suis, au fond, égarée...

*

Armand vivait dans un dénuement qui aurait choqué n'importe quel occidental. Habillé d'un pantalon de toile élimée et d'une vareuse de lin défraîchie, souvent pieds nus dans des sandales au cuir fatigué, mal rasé, et ses cheveux grisonnants en bataille, il semblait être, et d'une certaine façon il l'était, un ermite ayant fait vœu de pauvreté. Curieusement, les rares indigènes qui s'aventuraient jusqu'à la maison, pour nous vendre quelques poulets ou patates douces, contre des francs qu'Armand allait chercher au fond d'un coffre de bois où il rangeait ses affaires, ne s'offusquaient pas de voir un blanc vêtu plus pauvrement qu'eux. Du moins ceux qui faisaient affaire avec les occidentaux, ceux de la colonie française et ceux du poste de l'administration allemande située à quelques dizaines de kilomètres de l'autre côté des collines qui faisaient office de frontières naturelles. Les jours passaient et se ressemblaient. Levés dès l'aube, nous nous occupions de réanimer les feux de la forge qu'Armand cherchait à entretenir constamment et dont il comparait les rendements en notant sur son carnet les températures obtenues. Je l'aidais dans les tâches de force car il fallait charrier du bois, le fendre avec une hache de pierre. Il était d'une extrême importance, disait Armand, d'être dans la même situation, « toute chose égale

par ailleurs », disait-il aussi souvent, que les peuples africains primitifs avant l'arrivée des techniques et des savoirs faire venus du monde arabe. Il voulait ainsi prouver scientifiquement l'existence en Afrique d'un âge de bronze, âge perdu dont on ne retrouve plus de trace. Les sites archéologiques où la métallurgie archaïque était attestée ne présentent que des objets de fer, tous forgés selon les techniques importées du bassin méditerranéen.

*

Je l'aidais dans la mesure de mes moyens mais il ne me laissait faire que peu de choses. Il tenait beaucoup à faire de lui-même la cuisine et sa toilette dans une grande cuvette de bois et dissertait sur les fonctions multiples d'un objet unique et incomparablement simple : une cuvette ! Il avait appris de ses séjours dans les peuplades les plus pauvres d'Afrique centrale où une cuvette était un objet de haute valeur. Nous mangions à même le sol et dormions sur son mauvais lit de camp. Parfois, prise par l'insomnie, j'écoutais les bruits de la nuit, au loin le feulement d'un léopard après sa chasse, près de moi la respiration lente et calme d'Armand. Le temps passait ainsi, de façon immuable, sous le soleil d'Afrique, attendant la montée des ombres, travaillant et parlant peu car Armand s'il parlait volontiers de science et de littérature était d'une discrétion quasi absolue sur sa propre existence. Je finis quand même, avec la patiente d'une femme aimante, à apprendre quelques bribes sur son enfance. Fils unique, ayant perdu tôt ses parents, il avait été mobilisé pendant la grande guerre et était parti aux Dardanelles d'où il était revenu malade mais vivant, tout son régiment ayant été décimé par des infections bactériennes dues à l'eau souillée. Après l'armistice, il quitta Marseille pour l'Afrique, sans que je ne puisse comprendre exactement pourquoi, mais il ne fallait pas être grand clerc qu'il s'agissait d'une affaire de cœur.

Un soir, Armand, me raconta une histoire qui m'est restée suffisamment en ma mémoire, pour que bien des années après je m'en souvienne avec assez de précisions pour me permettre une sortie, vécue comme intempestive, lors d'une réunion scientifique, où de nombreux paléontologues et anthropologues étaient venus écouter un consœur de retour de mission venir leur raconter la découverte des ossements de ce qui semblait bien être les plus anciens des Australopithèques connus à ce jour. Avant de venir en Afrique noire, Armand avait accompagné une mission d'exploration archéologique dans l'Atlas. Il était mandaté par l'université et était sous l'autorité scientifique d'archéologues expérimentés. Lors d'une fouille, faite selon lui en dépit du bon sens, Armand découvrit l'entrée d'une galerie menant à des cavités souterraines qui n'avaient jamais été explorées. Dans une des cavités, il découvrit des ossements effleurant le sable. Il s'agissait, selon Armand, de deux squelettes enlacés dont l'ancienneté était certaine et devait être évaluée au premier tiers du temps paléolithiques. Auprès des ossements, il découvrit des pierres taillées sur une face attestant d'une « industrie » paléolithique. Il ne put convaincre les autres membres de l'expédition archéologique qui cherchait des traces des activités humaines du néolithique, et donc beaucoup plus tardive. À l'époque, les connaissances en paléontologie étaient très affirmatives : il ne pouvait exister d'anciens hominidés dans cette partie de l'Afrique. Armand ne put exploiter sa découverte. Ce qu'il avait mis à jour n'étaient que des ossements beaucoup plus récents, et ce qu'il prenant pour des outils taillés n'étaient que des pierres éclatées par le gel. Bien des années après, on découvrit d'autres ossements dans cette région et l'idée d'un peuplement d'hominidés dans cette région de l'Atlas s'imposa. Lorsque j'entendis en conférence un paléontologue décrire ce fait, je n'ai pu m'empêcher d'intervenir et de

Asphodèle

mentionner la découverte première d'Armand. Mais je n'avais aucune preuve, Armand était un parfait inconnu, je ne pouvais même pas mentionner l'endroit exact. Je me suis ridiculisée devant tout mes confrères mais je n'en avais que faire. C'était une sorte de marque de souvenir, de fidélité à cet homme. Il faut dire que la paléontologie revêtait pour Armand une telle importance que lorsqu'il m'en parlait à l'époque j'avais l'impression de rentrer en religion, d'écouter un prêche initiatique qui allait me transporter dans une aire sacrée où la vérité enfin serait dévoilée.

*

Il me faut maintenant être plus explicite. L'amour que j'ai ressenti pour cet homme a été - ce passé obligé par la grammaire m'est désagréable - d'une teneur singulière, car il n'était en aucune façon liée à son propre amour. Je ne suis pas sûre qu'Armand ait éprouvé pour moi un sentiment qui pourrait s'apparenter à l'amour. Nous étions ensemble, vivions ensemble, faisons l'amour ensemble, car c'était dans l'ordre des choses. Notre relation était une sorte d'évidence naturelle, comme la nuit suit le jour. Souvent l'on dit que l'amour d'une femme pour un homme vient en réponse au désir de celui-ci. Nous aimerions celui qui nous a d'abord désirées. Autrement dit, la femme aimerait avant tout être aimée, elle aimerait au fond bien plus l'amour que l'homme. Eh bien, ma relation avec Armand a infirmé cette pseudo généralité. Notre amour n'était en rien asservi à ces négociations secrètes du désir et de la reconnaissance. Une parfaite symétrie de l'évidence d'être ensemble a qualifié notre amour du début jusqu'à la fin. Fin douloureuse, et énigmatique, car Armand a disparu de ma vie comme il y était apparu, par surprise. Un jour, j'ai dû aller à la ville porter du courrier et l'ai quitté pour quelques jours. À mon retour, la maison était vide, une

Asphodèle

lettre posée sur le lit m'apprenait qu'il partait vers le Nord-Est, et me demandait de l'oublier.

*

C'est alors que se produisit l'évènement inaugural qui m'amena à perdre la raison pendant plusieurs semaines. Au lieu de revenir à Douala et de reprendre mon existence d'antan, celle d'une femme, certes blessée par un abandon, mais encore jeune, je décidais de rester sur place et de vivre la vie de solitude et de dénuement qui avait été celle d'Armand. Cette nuit-là, la première seule dans la maison, fut une nuit de terreur. Rêves troubles, cauchemars, douleurs aiguës... bien sûr, j'aurai dû repartir dès le lendemain et fuir ce lieu, pourtant au matin, quelque chose en moi avait changé, je suis restée. J'allumais les feux de la forge comme me l'avait enseigné Armand, actionnait les soufflets de cuir et me mis à attiser le foyer. C'est alors que je ressentis une impression étrange, comme si des êtres se mouvaient auprès de moi dans l'obscurité. Des frôlements infimes, des craquements inhabituels, des légers déplacements d'air se multipliaient tout autour de moi. Je me levais, changeais de lieu, rentrais dans la maison, cela s'arrêtait quelques instants, puis le phénomène inexplicable reprenait. Je n'étais pas seule. Cet état dura plusieurs jours et contre toute attente raisonnable, et je sais aujourd'hui que cela a effectivement à voir avec la raison, je m'habituais à ce sentiment de présence, et lorsqu'il faiblissait, je l'appelais de mes vœux. Dès lors, la présence vint en moi, se conjugua avec mon propre être, je la sentais vivre en moi et guider mes gestes quand je m'occupais de la forge. Je compris alors, avec l'éclair d'une illumination intérieure, qu'Armand était auprès de moi. Mes actes, le travail de la forge, le maniement des outils, étaient guidés par lui, par son existence fusionnée à la mienne.

Nulle explication par un mimétisme produit par un apprentissage passif, celui qui aurait été issu des heures passées à le regarder. Non, c'est là une rationalisation rassurante mais qui ne tient pas compte de la puissance du fait : Armand vivait en moi. Je n'ai pas accepté cela d'un trait, non ! J'ai lutté, tenté d'expulser cette idée folle, mais c'était là peine perdue, je n'étais plus moi-même, j'étais devenue Armand. Jour après jour, je refaisais le déroulé immuable des actes quotidiens, lever, toilette, cuisine, travail à la forge, réparation du soufflet, nettoyage des tuyères, ramassage du bois, tri du minerai... parfois je surprénais mon visage dans l'unique et minuscule miroir accroché au mur, je scrutais mon visage mais celui-ci vacillait, se troublait, et une force impérieuse détournait rapidement mon regard. J'arrêtais d'écrire mon journal. Quel sens pouvait-il encore avoir ? Je n'étais plus moi. Pourtant j'ai retrouvé sur des papiers épars des mots dénués de sens écrits d'une écriture de démente, difficilement déchiffrables, comme celle des schizophrènes à l'asile qui remplissent des pages et des pages de signes dénués de sens. Progressivement, jour après jour, je m'enfonçais dans une déréalisation totale dont je ne peux aujourd'hui entrevoir les contours bien qu'à mon retour à Paris, ma rencontre avec Marie Bonaparte m'ait aidée sinon à rendre intelligible cet accès de folie, du moins à le mettre à la distance par la raison. Car cette magie participative, où un autre être vivait en moi et dirigeait mes actes et mes pensées ne s'est pas arrêtée à cette première identification. D'autres êtres sont venus me frôler dans les ténèbres comme s'ils venaient quémander aussi une hospitalité. Mais je ne les percevais avec moins de netteté, je les sentais à la fois proches et lointains et je ne trouve que cet oxymore pour désigner ce fait.

*

Asphodèle

Puis un matin le phénomène cessa. Armand n'était plus en moi. J'étais redevenue Asphodèle. Mais cela me fut insupportable et je n'ai eu de cesse de retrouver la présence d'Armand en moi. Tout mon être était tendu en ce sens. Retrouver son être vivant en moi. Dès lors, j'intensifiais au paroxysme de mes forces l'entretien du feu de la forge d'Armand dans l'espoir de le faire renaître. Cet état a duré certainement plusieurs jours mais l'alternance des jours et des nuits n'avait plus aucun sens car le temps, vécu si je puis dire, n'était rythmé que par le feu de la forge. S'il diminuait d'intensité, ce que je percevais non pas à la faiblesse des flammes, car l'intensité d'un foyer ne se mesure pas à leur danse passablement hypocrite, mais à la densité du rougeoiement des braises, je l'alimentais en enfournant dans les ouvertures latérales force bois et herbes coupées, puis j'enfournais le minerai en attente de sa fusion. Par contre, en ce qui me concerne, je ne m'alimentais plus et dépérissais jusqu'au point où je m'effondrais au sol. Combien de temps suis-je restée prostrée, allongée dans la poussière, le regard perdu vers un ciel incandescent, insensible aux morsures d'un soleil indifférent, je ne saurai le dire, plusieurs heures sûrement comme l'attestera la profondeur des brûlures de ma peau ? En tous cas, j'ai perdu conscience, longtemps, quand quelque chose d'inouï s'est produit.

*

J'ai senti autour de moi les herbes s'animer sous les longues risées d'un vent léger et frais, l'air est devenu doux et caressant, je me suis relevée et ai vu qu'autour de moi tout était à la fois semblable, la maison était là, rassurante, la forge rougeoyait, mais tout était aussi différent comme si toutes les arrêtes des objets, leurs contours, les angles des outils, les arrondis des réci-

Asphodèle

pients, devenaient plus saillants, plus enclins à animer la perception, les couleurs de même étaient comme sublimées dans leurs teintes. Je regardais ce nouveau monde, surprise et émerveillée, quand j'entendis derrière moi une voix d'enfant, une voix que je n'avais jamais entendue, je me retournai et vis Ona en train de m'appeler doucement « *Asphodèle, Asphodèle* ». Elle était telle que je l'avais vue avant son décès, une enfant au doux visage triste et dont les mains s'agitaient comme dans les chorégraphies gestuelles que l'on voit à Bali dessinant dans l'espace des signes énigmatiques. Je compris à ces signes qu'elle m'invitait à la suivre lorsqu'elle s'engagea dans un étroit sentier dans les hautes herbes, sentier que je n'avais jusqu'à présent jamais décelé l'existence.

*

Nous marchâmes ainsi l'une derrière l'autre pendant un long moment sur le versant ascendant de la colline située au nord de la maison. J'avais maintes fois escaladé avec Armand cette colline, mais elle me semblait cette fois-ci différente, comme si un magicien d'un coup de baguette avec changé ici une couleur des feuilles, ailleurs l'emplacement d'un rocher, ou l'inclinaison d'un arbre. Arrivées au sommet, le paysage changea brutalement et cette fois-ci je ne le reconnus plus. Le versant descendant de la colline était à l'ombre, le sentier était encombré de pierres éboulées, d'arbres noircis comme frappés par la foudre, il s'engagea entre d'immenses blocs d'apparence granitique dont la présence m'étonna un bref instant, et je voulus les toucher pour m'assurer de leur texture mais Ona à ce moment me pris la main et son contact fut d'une extraordinaire douceur et m'entraîna plus loin le long du sentier. Bientôt nous fûrent au bord d'un précipice dont le fond était envahi de brumes montantes, à moins

Asphodèle

que cela fût des fumerolles, mais je chassais cette hypothèse sachant qu'il n'y avait aucun volcan dans notre région. Cela devait être des brumes d'évaporation d'un point d'eau située en fond de vallée. Nous marchions depuis longtemps sur ce sentier escarpé et curieusement je ne ressentais aucune fatigue. Au contraire, c'est comme si je me sentais de plus en plus légère. Enfin, car il y a bien eu une fin à cette marche, nous parvînmes au fond du ravin. Je n'ai vu nulle eau, ni végétation, que des blocs de pierres aux formes étonnantes, des racines noircies et des arbres morts tendant leurs branches vers un ciel inexistant car le brouillard était devenu dense. Je ne ressentais nulle angoisse, ni même peur, pourtant Ona semblait s'être dissoute dans les fumerolles et j'étais, dans ce lieu extrême, absolument seule. Puis, je sentis une présence. Armand était près de moi, invisible, mais si proche, si intime qu'il me semblait à nouveau être devenu moi. Mais il n'était pas seul. D'autres présences silencieuses me frôlaient et parfois je surprénais l'esquisse de leurs silhouettes. Je reconnais ainsi Ona devenue une ombre continuant à dessiner ses hiéroglyphes gestuels, puis ma mère courbée sur elle-même la tête penchée comme si elle était trop lourde à porter, dans cette même posture où je l'avais vu pleurer lors de mon départ en Afrique. D'autres présences encore, inconnues mais tenaces, s'approchaient puis s'éloignaient comme à regret. C'est alors que j'ai senti rentrer vigoureusement en moi, et prendre possession de mon âme comme s'il était en terrain connu, mon frère Jean, mort depuis si longtemps dans la boue des Flandres, mais qui venait trouver enfin accueil en moi après une longue errance.

*

On m'a retrouvée allongée dans la poussière dans la courette de la maison d'Armand, inconsciente et couverte de vermine.

Le petit monde de la colonie s'était inquiété quelque peu de l'absence prolongée de l'ancienne institutrice et on avait délégué une expédition pour aller me rechercher. Mon père m'a immédiatement fait rapatriée en France dès qu'il a appris la dégradation de mon état physique et mental. Une ambulance est venue me chercher et m'a amenée au port où j'ai pu embarquer sur un navire de guerre français. C'est à bord que j'ai appris incidemment le décès d'Armand tué par des indigènes en pleine brousse et dont le corps venait d'être découvert, transpercé de lances. On parle de meurtre rituel, de sacrifice humain, mais je sais trop qu'en la matière, les rumeurs des occidentaux se colorent aisément de racisme pour apporter foi à ces racontars. Armand s'était aventuré trop loin, voilà tout, et au fond il l'avait probablement anticipée, peut-être désirée cette mort en pleine brousse. Je n'ai pas quitté l'infirmerie du bord et tout le monde a été pour moi aux petits soins. Il faut dire que j'étais devenue maigre à faire peur. Quelques semaines après mon retour à Paris, où mon père m'avait fait hospitalisée, j'ai recommencé à m'alimenter. Le médecin chef m'avait reçu à plusieurs reprises et avait été, rassurant sur mon état physique, mais il avait été plus circonspect sur mon humeur qu'il jugeait gravement dépressive et m'avait conseillé d'entreprendre un traitement. Il avait entendu parler d'une princesse richissime de la famille Bonaparte. Elle pratiquait cette nouvelle thérapie, la psychanalyse, et s'intéressait très fortement aux coutumes africaines. Il m'avait vivement encouragée à lui écrire. Et c'est ainsi que quelques mois après mon retour en France, je fus reçue par Marie Bonaparte. Je ne m'étendrais pas sur ces quelques rencontres dont je garde un souvenir mitigé. Je me rappelle son bureau, immense avec des tapis persans merveilleux, des objets antiques, et des toiles de maître, en tous cas je le suppose, je n'y connais rien en peinture, accrochées aux murs. Des grandes fenêtres ouvraient sur un jardin où je reconnus les longues branches d'un saule pleureur et

les contorsions noueuses d'une magnifique glycine. J'étais fortement impressionnée. Elle m'avait fait assoir en face d'elle et elle m'invita à parler avec une telle douceur que je fus rapidement en confiance et me mis à parler assez aisément. Je lui ai tout raconté les raisons de mon départ en Afrique, mes désillusions, ma chute dans le vice... De temps en temps, elle relevait un mot, une expression et semblait vouloir m'inviter à une précision. Elle m'a ensuite beaucoup questionné sur les mœurs des jeunes filles africaines et sur les effets des ablations clitoridiennes sur leur sexualité. Cela m'a troublée. À la fin de l'entretien, elle m'a dit qu'elle ne pouvait me prendre que pour une courte cure de quelques séances, et elle m'invitait à repartir au plus vite en Afrique pour continuer ma mission et ajouta-t-elle, d'étudier de près la sexualité des jeunes filles excisées. Splendeur et misère de la psychanalyse ! Je me rends compte aujourd'hui de ma naïveté devant cette grande dame dont j'appris plus tard ses liens personnels avec Freud, mais aussi, on me l'a raconté, ses obsessions sur la sexualité féminine. Elle recherchait à mettre en évidence les rapports entre la frigidité et la distance anatomique entre le clitoris et le vagin. C'est dans ce but qu'elle m'avait invité à étudier la sexualité des jeunes filles africaines. Comme si je n'avais pas tant à faire avec la mienne ! Je n'ai donc eu que quelques rendez-vous avec elle. J'en garde un profond étonnement devant l'effet de l'association libre, dont peut-être ce texte hérite de quelques traces. J'eus l'impression très nette qu'elle mettait en doute la réalité de mon voyage au pays des morts et avant de me faire raccompagner, la princesse me suggéra d'aller assister au séminaire de Marcel Mauss qui, me dit-elle, ouvre des perspectives vertigineuses pour la compréhension de la magie des peuples primitifs. J'ai suivi son conseil et suis allé assister à son séminaire. J'y ai croisé Mathieu Lauris devenu une sommité du monde intellectuel parisien mais qui surpris de me voir, m'évita ensuite soigneusement. Je n'ai pas recherché à nouer quelque

Asphodèle

relation que cela fût avec lui. Le passé est le passé. Je fus subjuguée dès la première conférence de Mauss. C'est comme si toutes mes pensées secrètes, celles qui insistaient en moi depuis mon voyage au pays des morts, prenaient une consistance avouable et se coulaient sous des concepts éclairants : pensée mythique, magie rituelle, participation des âmes primitives à la nature, le *mana*. Après quelques semaines, j'ai pris mon courage à deux mains et suis allée me présenter après la fin d'une conférence. Il m'a écoutée et m'a vivement encouragée à persévérer dans mes études et à devenir ethnographe. Mais je n'ai jamais osé lui parler de mon « expérience mystique ». Après avoir suivi le séminaire de Marcel Mauss pendant plusieurs années, j'ai repris mes études de philosophe, me suis formée à l'ethnographie et suis repartie en 1936, juste après le décès de mon père, et en plein Front populaire, pour le Cameroun où j'ai cette fois entrepris une étude ethnographique des ethnies Bantoues en me consacrant plus particulièrement aux techniques de métallurgie. J'ai retrouvé plusieurs connaissances anciennes de mon précédent séjour mais n'ait pas recherché à reconstruire des liens avec quiconque. L'Asphodèle institutrice, Armand le paléontologue et Ona aux gestes gracieux semblaient n'avoir jamais existé. Ma vie s'est déroulée sous la coupe d'un travail scientifique rigoureux et mes relations étaient la plupart du temps réduites à des échanges épistolaires avec mes confrères. J'ai perdu mon père des suites d'une longue maladie dont je persiste à penser qu'elle a débuté à la mort de son fils et qu'elle est restée longtemps en sommeil en attendant son heure. Cela m'a affectée bien évidemment, mais pas autant que j'aurai pu le croire du temps de ma jeunesse. Une familiarité avec la mort ! Oui, c'est la seule expression qui vient sous ma plume. En ce qui concerne Ona, il me faut évoquer ici un fait troublant qui m'est arrivé récemment. Dans le métro qui me ramenait du XVI^{ème} arrondissement où je venais de tenir un séminaire aux étudiants de troisième cycle, j'ai

Asphodèle

vu assise dans le compartiment à quelques mètres de moi, une enfant noir dont le regard se perdait dans le tunnel à regarder défiler l'enseigne morcelée en séquences, *Dubon, Dubon Dubonnet* - un jour sans doute plus personnes ne comprendra de quoi je parle - je la regardais intriguée sans qu'à ce moment je me sois souvenue d'Ona, l'enfant qui m'avait prise par la main pour me conduire dans le ravin des morts... Mais à un moment donné, peut-être à l'arrivée en station et à son déferlement de lumière, les mains de cette enfant s'agitèrent en contorsions étranges, le souvenir d'Ona m'est revenu en mémoire.

*

Le temps est passé ainsi, et aujourd'hui j'en viens à douter de la réalité de ces jours passés dans les collines du nord et accepte, avec quelques réticences toutefois, l'explication qu'on m'a maintes fois avancée, autant celle des médecins que des rares personnes à qui j'ai eu le courage d'en parler : la fièvre ! J'avais fait un épisode psychiatrique isolé, une bouffée délirante, dans le contexte d'une fièvre due à mon inanition et une surexposition au soleil. Réticences car l'explication par la fièvre, si elle se coulait aisément dans la rationalité - rationalité à laquelle une partie de mon esprit adhérait pleinement et sur laquelle j'ai bâti ensuite mes travaux scientifiques - ne parvenait pas à me convaincre entièrement. Car de ce voyage au pays des morts, qu'il fût réalisé en rêve ou dans cette autre réalité qu'offre l'imaginaire de l'Afrique, j'en ai tiré des enseignements précieux qui ont éclairé le reste de ma vie d'une lueur persistante. Les morts aimés vivent en nous, orientent nos actes et nos pensées. L'existence individuelle est une illusion dont chacun se satisfait pour éviter de penser à sa propre disparition, par peur de l'anéantissement. Mais il n'existe pas d'anéantissement car nous continuons à vivre dans l'âme de ceux qui nous suivent, qu'ils soient

Asphodèle

enfants, frères, amis, amants. . . ou lecteurs. Le déroulé du temps d'une vie humaine n'est qu'un instant fugace, de même que les systèmes, les idéologies, les croyances en religion ou dans les révolutions. Seule compte une existence de travail, sans prétention, centrée sur la compréhension du réel, et pour une intellectuelle, cela signifie rendre intelligible l'inintelligible, décrire ce qui est crypté dans la complexité des objets apparents, expliquer la générativité secrète des événements, observer en contrôlant étroitement ces préjugés. J'ai retenu ainsi la leçon d'Armand sur la métallurgie et ai passé le reste de ma vie professionnelle, à décrire concrètement les techniques de la métallurgie primitive. Et j'ai fini par comprendre le fondement de cet investissement intellectuel. La première transformation d'un minerai en métal inaugure le gigantesque bond en avant des sociétés humaines, et ce saut inaugural, bien plus mystérieux que la domestication du feu, reste une grande énigme de l'humanité. Par l'acte, transformer la nature, fonder la culture ! J'ai donc fini par accepter cette dualité entre raison et folie, cette coexistence rationnellement impossible, mais pourtant réelle, un peu comme certains indigènes que j'ai pu rencontrer dans ma carrière, acculturés à la civilisation européenne par la colonisation et qui vivent et pensent autant dans les savoirs de leur culture d'origine que dans la connaissance rationnelle de la science occidentale.

*

Ma vie affective ne s'est pas achevée avec la mort d'Armand. J'ai rencontré à Douala en 1942 un officier de la France combattante, mandaté de Londres avec le grade pompeux mais parfaitement fictif de colonel. Les officiers gaullistes qui l'accompagnaient ont rapidement pris le pouvoir sur les vichystes qui se sont dérobés et ont rapidement changé de casquette. Nous nous sommes approchés l'un de l'autre lors d'une cérémonie de prise de pouvoir où

Asphodèle

l'on a hissé le drapeau à la croix de Lorraine sur la place centrale. Nous nous sommes revus, et l'attirance a été réciproque, mais rien à voir avec un coup de foudre ou quelque chose de similaire. J'ai été séduite, bien sûr, et ai rapidement succombée, quel drôle de mot, à ses avances, faites avec tact. C'était un homme pressé, - le redressement de la France ne peut attendre - j'en parle au passé, car il a été tué en Tunisie quelques mois après notre mariage, dans une des derniers combats contre *l'Afrika Korps*. Je n'ai jamais bien su exactement dans quelles circonstances. Et me voilà ainsi en 1943 veuve et sans enfant. Un ordre des choses douloureusement accepté : l'absence d'une descendance de soi. Fin de lignée. Ma dette à la mort de Jean. Seule amie et preuve, bien incertaine, de mon existence : l'écriture de mon journal. Parfois, je repense à mes illusions de jeunesse sur ma prédestination et à mes errements à la Sorbonne. Finalement, je suis bien devenue philosophe, c'est-à-dire au fond accepter en soi l'immanence de la contradiction. Je ne me suis jamais remariée et après la guerre, j'ai vécu à Paris, devenue universitaire et naviguant à vue entre les chicanes de l'administration et les chausses trappes de mes confrères. Mais ceci est de l'histoire sociale, celle qui se décline dans les biographies et les avis de décès, celle aussi dont je parlerai demain matin à la réception du prix. Rien à voir avec ce moment singulier de l'histoire interne d'une vie, celui que j'ai essayé ici de retracer, durant cette nuit de mai, en entendant les clameurs sans fin venues du Quartier latin et en sentant parfois frémir autour de moi le déplacement d'un léger, si léger, courant d'air.

Asphodèle

Notes

L'histoire d'Asphodèle a été, en partie, inspirée par la vie de l'ethnologue Idelette Dugast. Notre Asphodèle est également d'origine protestante, devient institutrice au Cameroun dans les années d'avant-guerre et se sera amenée à se former à l'ethnologie. Tous les autres faits, la chronologie des événements, les actes, les pensées, les opinions et les travaux d'Asphodèle n'ont aucun rapport avec la vie et la personnalité d'Idelette Dugast.

Sources documentaires

Monographie de la tribu des Ndiki, Banen du Cameroun, 1955, second tome 1960, Idelette Dugast, Institut d'ethnologie, Musée de l'Homme, Palais de Chaillot, Place du Trocadéro, (16^e) . Je remercie le Docteur Laure Meyer pour le prêt de cet ouvrage.

Idelette Allier-Dugast. Itinéraire d'une ethnographe 1898-1980, Mémoire de Master 2 de Recherche en Histoire, Présenté par M. Jean Pierre Poinsignon, Sous la direction de M. Jean-Baptiste Bruneau, Université Bretagne Sud, Faculté Lettres, Langues, Sciences Humaines et Sociales, Département d'Histoire

De la mission à l'ethnologie, le parcours d'Idelette Allier au Cameroun (1930-1936), Hélène Baillot Karthala |“ Histoire et missions chrétiennes » 2010/4 n°16 |pages 109 à 129 ISSN 1957-5246 ISBN 9782811104863 DOI 10.3917/hmc.016.0109

L'idée de mission chez les protestants (XVI^e siècle-début XX^e siècle), Joblin Alain. In : Outre-mer, tome 92, n°348-349, 2^e semestre 2005. La loi de 1905 et les colonies. pp. 203-220.

Les siècles obscurs de l'Afrique noire, Raymond Mauny, Fayard.

Une idéologie des outils du métallurgiste de l'âge du Bronze, Linda Boutoille, Paris, Société préhistorique française, 2020, Séances de la Société préhistorique française, 16, p. 138-198. Remerciements à Joël Le Corre pour la communication de cette source.

Asphodèle